

Pastoralismes et aléas climatiques

Photographies : © Cardère éditeur

Fédération des Alpagnes de l'Isère
La Grange — 38190 Les Adrets

www.festival7laux.org

© Cardère éditeur — Fédération des Alpagnes de l'Isère 2009 ISBN 9782952395427

© Le code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants-droit. Le non-respect de cette disposition met en danger l'édition, notamment scientifique. Toute reproduction, partielle ou totale, du présent ouvrage, est interdite sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC) 3 rue Hautefeuille, Paris 6^e.

Huitièmes Rencontres Internationales de Pastoralisme
Organisées par la **Fédération des Alpagnes de l'Isère**



PASTORALISMES ET ALÉAS CLIMATIQUES

Les Ramayes, Prapoutel – les 7-Laux,
Grésivaudan, Isère, France

17 octobre 2008

en partenariat avec :



Avant-propos

Ce rendez-vous unique qu'est le Festival du Film « Pastoralismes et Grands Espaces » est attendu maintenant par nombre de participants dans beaucoup de pays.

La 8^e édition a ses particularités avec tout d'abord l'Algérie comme invité d'honneur. Depuis le début, nos amis du Maghreb participent à cet événement et sont fidèles à notre rendez-vous. L'affiche est traditionnellement réalisée par un ou une artiste du pays invité d'honneur ; elle est l'œuvre cette année de Mounia Aliaoui.

Autres particularités, le jury est entièrement féminin et une journée est particulièrement réservée à la femme dans les activités pastorales et d'élevage.

Le thème du festival est toujours celui de la vie des éleveurs et de leurs familles avec leurs troupeaux dans les grands espaces de pâturage des cinq continents. Le Festival, ce sont trois journées de projections et d'échanges, avec cette année plusieurs films réalisés spécialement pour notre manifestation.

Le Festival, c'est aussi des expositions diverses, des présentations d'ouvrages sur les bergers, des stands de Maisons du Pastoralisme...

La participation de lycées agricoles à cette manifestation – St-Affrique (Aveyron), Roanne (Loire), la Cote St André (Isère), Aun (Creuse) – montre également l'intérêt et l'ouverture des étudiants sur le sujet.

Les Rencontres Internationales du Pastoralisme, avec de nombreuses interventions et témoignages, traitent des aléas climatiques et de leurs conséquences sur le pastoralisme.

Une profonde tristesse en écrivant ces lignes et en préparant le Festival : le Président et le Trésorier de la Maison des Éleveurs de St Louis, partenaires et amis fidèles, représentants du Sénégal, sont décédés dans un accident de voiture, il y a un mois. Une délégation sénégalaise est néanmoins présente, nous leur témoignons notre compassion et notre amitié.

Jean Picchioni Président de Pastoralismes du Monde

Pastoralismes et aléas climatiques

Des yourtes d'éleveurs mongols chassés par le froid en périphérie d'Oulan Bator, aux tentes berbères de la banlieue d'Oujda abritant des familles d'éleveurs chassées par la sécheresse, en passant par des Peuls Wodaabe sans troupeau aux abords des grandes villes du Niger, ou des Peuls du Ferlo commerçant à St Louis ou Dakar par défaut de survie au village ; tous sont des « réfugiés climatiques » chassés par la difficulté à nourrir leurs troupeaux et victimes d'un engrenage qui aboutit à l'exode : mobilité nouvelle du bétail à marche forcée, déstockage à vil prix d'une partie du troupeau pour nourrir les bêtes restantes... la sécheresse qui persiste... l'herbe qui ne vient pas... C'est alors la perte de l'outil de travail, de l'objet des préoccupations quotidiennes, de la culture familiale et sociale ; et, pour finir, l'exode sans troupeau : la peine et le déshonneur au sein du clan, de la tribu, du village...

D'où viennent ces excès climatiques à répétition dans le monde pastoral ? D'est en ouest, du nord au sud, de l'Asie centrale au Sahel, de la Méditerranée au Sahara, on a l'habitude des caprices de la météo, et « on est bien obligé de s'adapter » ; mais parfois les conditions sont si dures...

Voilà les raisons profondes du choix du thème de ces 8^{es} Rencontres Internationales du Pastoralismes, *Pastoralismes et aléas climatiques*, que nous avons décidé de placer, à nouveau, dans le cadre d'un *Plaidoyer pour un code pastoral*¹ parce que les États devraient intervenir avant qu'il ne soit trop tard ; et comme aucun texte ne régit « ces choses-là », les éleveurs sont contraints à l'exode.

Quelle est la part des accidents climatiques connus des éleveurs depuis tout temps, et la part de ces nouveaux changements dont on nous parle ?

À l'évidence les systèmes extensifs sont plus vulnérables parce que soumis entièrement aux conditions naturelles.

Ces 8^{es} Rencontres Internationales sont là pour en débattre... Et si demain les conditions sont encore plus compliquées : réfléchissons et relevons le défi, portons notre plaidoyer à l'échelon international, nous avons tous cette responsabilité de maintenir vivants culture et savoir-faire liés aux activités d'élevage et de pastoralisme ; depuis des milliers d'années les éleveurs pasteurs s'adaptent, que ces rencontres nous permettent de le faire ensemble au sein des pastoralismes du monde.

Yves Raffin, Fédération des Alpes de l'Isère

¹ Comme en 2004 et 2006 : les actes des rencontres sont disponibles sur notre site www.alpages38.org/festival

Sommaire

Éditorial	10
Allocution de bienvenue	11
LES CONTRIBUTIONS DES DÉLÉGATIONS.....	12
Introduction : Les variations du climat à l'échelle mondiale	13
1. Aléas climatiques et élevage au Sénégal.....	23
2. Élevage et aléas climatiques en Aveyron	25
3. Les éleveurs... les élevages... et la transhumance en Algérie	27
4. Le Collectif Djingo du Niger	29
5. Aléas climatiques en Isère : l'émergence de nouveaux regards sur le pastoral	32
6. Aléas climatiques et pastoralisme dans l'Orient marocain	35
7. Pastoralisme et aléas climatiques au Mali	37
8. Pastoralisme et aléas climatiques au Kazakhstan.....	39
AVSF : Gestion concertée des ressources pastorales au Mali	42
LES DÉBATS	46
Synthèse des rencontres (interventions et débats)	48
Pour aller plus loin : la mondialisation positive	50
Pour aller encore plus loin : <i>éconologie</i> et convivance	51
Contacts électroniques des participants.....	52
LE FESTIVAL DU FILM	54
Le jury.....	55
Le palmarès	56

Éditorial

Jean Picchioni, président de l'association Pastoralismes du monde, maire des Adrets



**Jean Picchioni,
avec Pierre Ostian (à gauche)**

Bien, je salue toutes les personnes qui nous ont rejoints depuis l'ouverture mercredi à Grenoble au CRDP. J'espère que tout se passe bien pour vous, dans ce village des Ramayes qui a été construit à l'époque de la création de la station, dans les années soixante-cinq, au moment de la grande demande de ski. Un village de 750 lits, essentiellement touristique.

Vous avez compris que tous ces questionnements sur les aléas climatiques, le réchauffement climatique, le dysfonctionnement climatique, nous préoccupent particulièrement, car des études montrent que les Alpes sont touchées trois fois plus que les autres régions. Notre commune et les communes avoisinantes, qui dépendent en grande partie du pastoralisme, de l'élevage extensif, sont ainsi bien évidemment et fortement intéressées par la résolution de ces questions, car ces activités agricoles sont largement inféodées aux conditions climatiques. C'est l'objet de cette matinée, avec tous nos amis qui viennent nous apporter leurs témoignages et enrichir le débat.

Alors tout ce que l'on entend, on ne peut savoir si c'est vrai, en tout cas c'est difficile de le savoir, surtout quand d'éminents professeurs vous disent que c'est juste un passage, que c'est un cycle normal de fonctionnement de la terre, etc. Et un jour, j'ai découvert la vérité avec Marie-Antoinette Mélières, qui va nous la faire partager tout à l'heure, et vous allez voir que c'est très convaincant. Tout d'un coup, on prend conscience que l'homme est vraiment à la base de tout ça, que ce n'est pas du tout conjoncturel, que c'est structurel. Cela me fait penser à la maxime du formidable film d'ouverture, « Sécheresse du cœur » : « *Bois quand tu as soif, mange quand tu as faim, et monte sur le chameau quand tu es fatigué, quand tu ne peux plus marcher* ». On aurait dû faire ça avant...

Je vous souhaite bon travail, et très heureux de participer à ces travaux.

Allocution de bienvenue

Yves Raffin, directeur de la Fédération des Alpagnes de l'Isère



**Yves Raffin,
avec Pierre Ostian (à gauche)**

D'abord je suis très heureux de voir autant de monde dans cette salle, pour ces 8^{es} Rencontres internationales. En 1994, pour la première fois, lorsque nous avons évoqué « Pastoralisme et communication » – parce que c'était la base de ces regroupements –, il y avait beaucoup beaucoup moins de monde, néanmoins, l'ambiance y était tout aussi chaleureuse qu'aujourd'hui.

Nous plaçons volontairement, depuis trois ans, ces rencontres dans le cadre d'un *Plaidoyer pour un code pastoral*, et je remercie l'ANOC, qui en témoigne par ce petit film que nous venons de voir, et en particulier par la conclusion de Si Bachir Labied qui est dans cette salle, qui dit qu'il faut qu'on revoie les textes. On est tout à fait dans ce cadre-là, il faut que les États prennent en compte les différentes facettes de la vie des pasteurs afin de les aider à organiser leur vie, à se moderniser, à s'adapter aux nouvelles circonstances, y compris climatiques, et également sociales, car au fur et à mesure, la communauté des éleveurs-pasteurs se réduit dans les communautés nationales et cela pose des problèmes de cohabitation avec le reste de la société.

Donc il ne faut pas lâcher prise. Si nous sommes ici ensemble, c'est justement pour se renforcer, pour que chaque délégation reparte plus forte, plus convaincue de son bon droit, et sachant qu'on n'est pas seul dans ce combat qui n'est finalement que la vie.

Nous ne sommes pas dans un colloque scientifique, nous sommes dans un lieu de témoignages, d'échange, c'est bien dans ce sens-là qu'il faut qu'on l'entende. Que chacun écoute, se renforce, et reparte dans son pays pour essayer de défendre sa cause auprès des décideurs.

Je nous souhaite à nous tous d'excellentes rencontres, et merci encore d'être là.

LES CONTRIBUTIONS DES DÉLÉGATIONS



Les contributions, sous les regards attentifs de Yves Raffin, Marie-Antoinette Mélières et Jean-Pierre Legeard

Introduction : Les variations du climat à l'échelle mondiale

d'après l'intervention de Marie-Antoinette Mélières, physicienne, spécialiste du climat, INP Grenoble



Marie-Antoinette Mélières

Je vais tenter de resituer à l'échelle de la Terre entière ce que chacun de nous ressent à son propre niveau. Montrer comment le climat de la Terre entière évolue de façon continue depuis quelques dizaines d'années. Également je voudrais plonger dans le futur de chacune de nos trois contrées, l'Afrique, l'Europe et l'Asie Centrale, et tenter de prédire ce qui est attendu selon les divers scénarios économiques en termes de températures et de pluies.

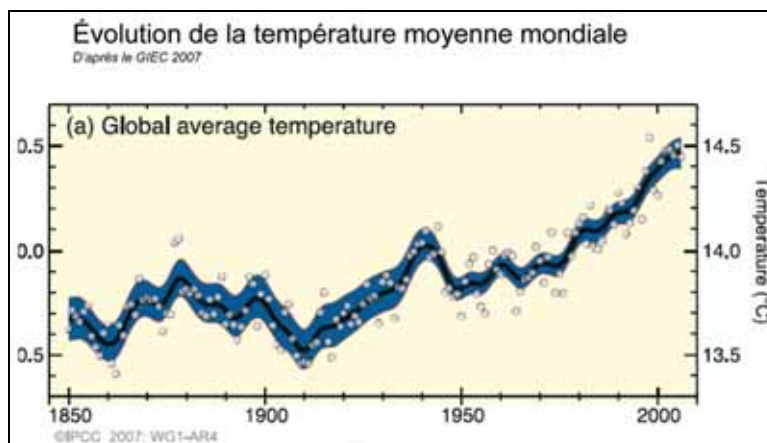
Le thème d'aujourd'hui, c'est l'aléa, et il nous faut bien distinguer l'aléa – qui est une fluctuation du climat au cours du temps, d'année en année, en général dans une région donnée – de l'évolution – qui concerne la tendance que le climat montre quand il est moyenné sur la surface de la Terre et sur plusieurs années.

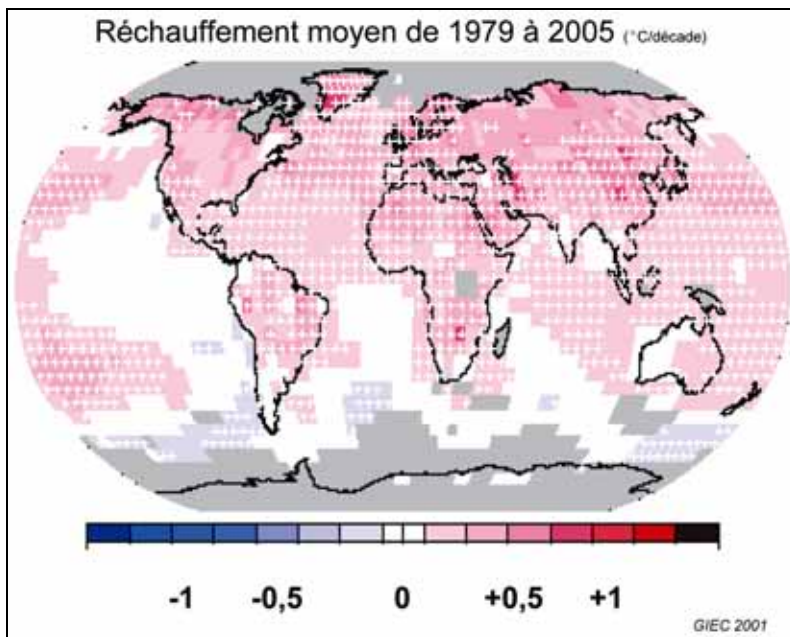
L'évolution du climat est donc beaucoup plus lente, plus régulière, plus homogène et touche l'ensemble de la planète puisque nous nous référons au climat moyen de la Terre.

Je vais vous présenter l'évolution en cours et quelques exemples d'aléas.

Nous allons voir deux évolutions du climat, dans le passé récent (XX^e siècle), caractérisé par la température sur la surface des continents et des océans (qui exprime la chaleur disponible) et l'eau (la quantité de pluie qui tombe).

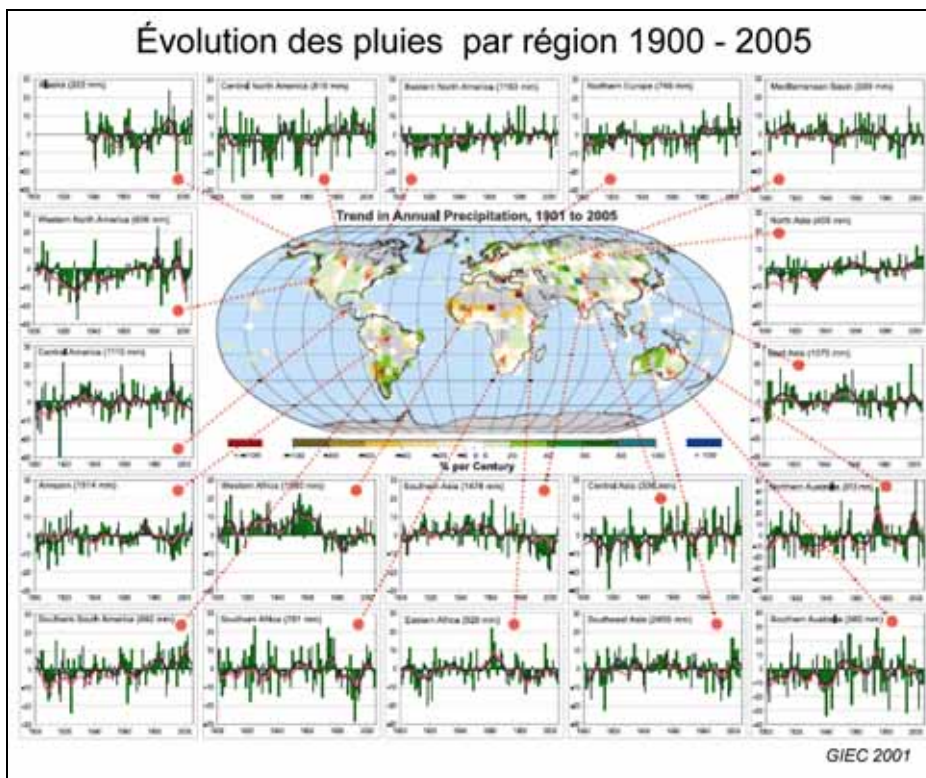
[1] Voici une courbe de la température depuis 1850, moyennée sur toutes les régions de la Terre. Jusqu'en 1950, il y a des hauts et des bas, mais dans une relative stabilité. Chaque point représente une année particulière, plus froide ou plus chaude, selon que la Terre se réchauffe ou se refroidit. Ces fluctuations de la température moyenne qui se manifestent d'année en année, sont principalement le résultat soit d'une année El Niño (réchauffement) soit d'une année La Niña (refroidissement), soit d'éruptions volcaniques violentes et explosives (refroidissement). L'enveloppe bleue de la courbe montre depuis 1970 une évolution beaucoup plus régulière, un réchauffement climatique, proche de 1°C, ce qui paraît peu de chose quand on compare cela à l'évolution de la température au cours d'une journée, mais qui, moyenné sur une année et sur l'ensemble de la planète, représente en réalité une évolution très importante. Nous allons en voir des exemples. Côté pluies, c'est beaucoup plus complexe ; on n'a pas de tendance générale. La quantité totale d'eau qui tombe sur l'ensemble de la planète sous forme de pluie et de neige, présente des fluctuations importantes d'une année à l'autre, mais aucune tendance ne se dégage sur le siècle. Par contre au niveau régional des évolutions se font jour sur plusieurs décennies, différentes d'une région à l'autre.





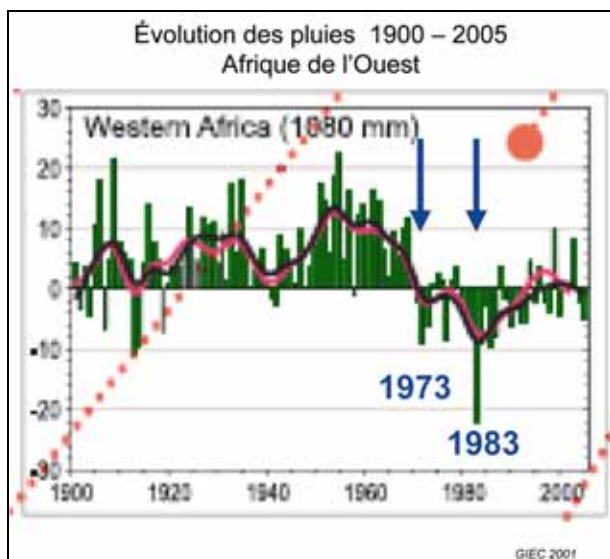
[2] Ce réchauffement, cette augmentation de la température moyenne, qui était représenté par une simple courbe, le voici représenté sous forme de carte qui montre l'évolution de la température annuelle sur la surface de la Terre.

Ce qu'on remarque, c'est que le réchauffement qui se dessine sur l'ensemble de la planète concerne la quasi-totalité de sa surface, à l'exception des océans de l'hémisphère sud qui entourent la calotte de glace du continent Antarctique. Le réchauffement est bien réel et global, sur les continents, en particulier vers les moyennes et hautes latitudes de l'hémisphère nord, celui où se concentrent les terres émergées.

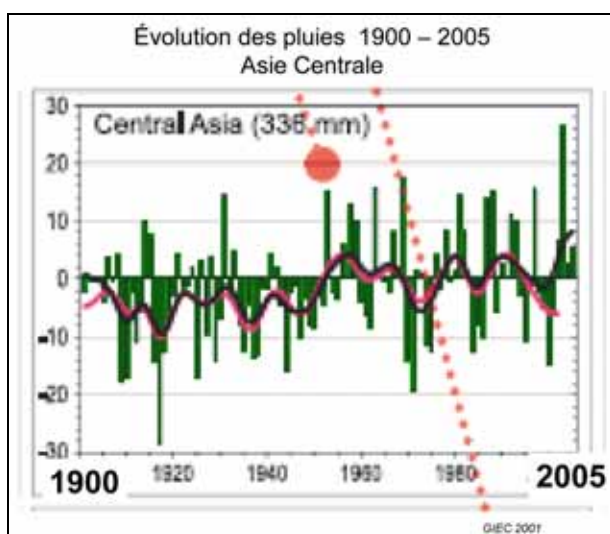


[3] Côté pluies, voici ce que cela donne. Le globe est partagé en une quinzaine de régions ; L'évolution des pluies annuelles est représentée sur le xx^{e} siècle. Vous voyez qu'il n'y a pas vraiment d'évolution, tout semble assez anarchique.

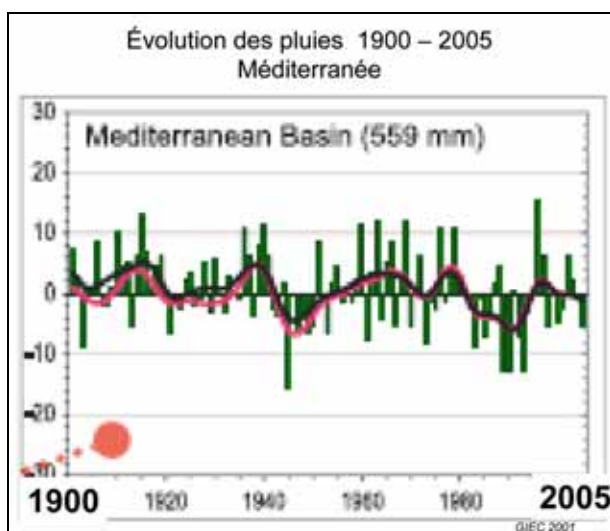
Je vais juste vous décomposer les aléas, les fluctuations d'une région à l'autre.



[4] Sur l'Afrique de l'Ouest, il tombe 1 m d'eau en moyenne par an. Sur ce graphe sont reportées les fluctuations exprimées en pourcentage, c'est-à-dire qu'à + 10 % correspond environ 10 cm d'eau au-dessus de la moyenne. Les années de sécheresse (1973, 1983) sont ici bien visibles. Mais vous voyez que c'est relativement chaotique et que cela ne s'inscrit pas dans une tendance régulière de changement climatique.



[5] Sur l'Asie centrale où se situe le Kazakhstan, nous avons 33 cm d'eau par an ; 10 % correspondent à 3,3 cm. Les fluctuations sont ici aussi aléatoires. Par exemple l'année 2003 a vu sa quantité de pluies annuelles augmenter de 26 %, la plus forte fluctuation du siècle.



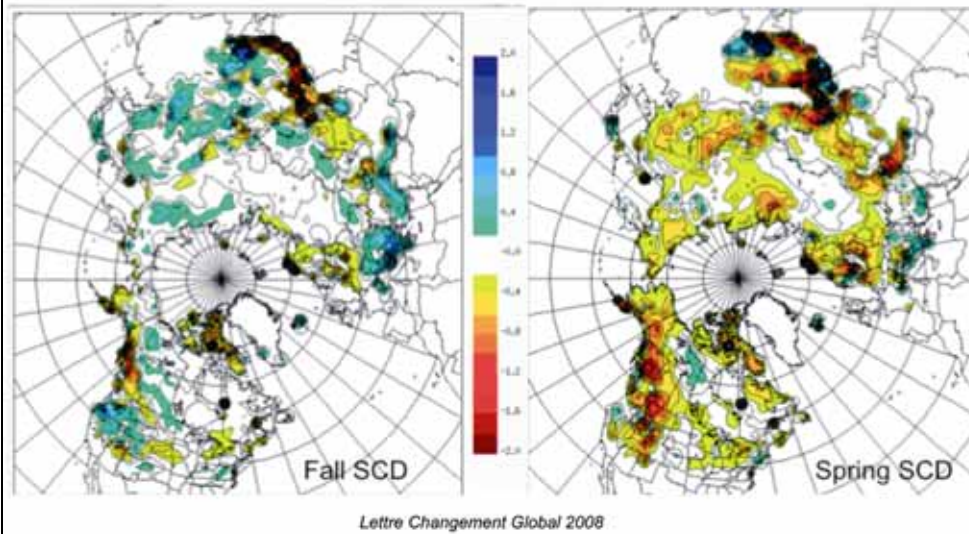
[6] De même sur le Bassin méditerranéen où il tombe près de 60 cm d'eau par an : pas de tendance générale évolutive des pluies. Par contre, dans le détail, sur la France, les études faites par Météo France indiquent une légère tendance à la sécheresse dans les cinquante dernières années, en particulier en région méditerranéenne.

Les conséquences du réchauffement climatique, c'est entre autres la migration des espèces végétales et animales, terrestres et aquatiques ; c'est la remontée de la limite forestière en montagne – de 150 m par °C environ – qui n'est pas liée au manque d'entretien des pâturages mais bien à un climat naturel favorable à la forêt, phénomène clairement noté dans toutes les montagnes européennes ; et surtout une avancée de 2 à 3 semaines dans le déneigement.

Évolution de la couverture neigeuse depuis 1975

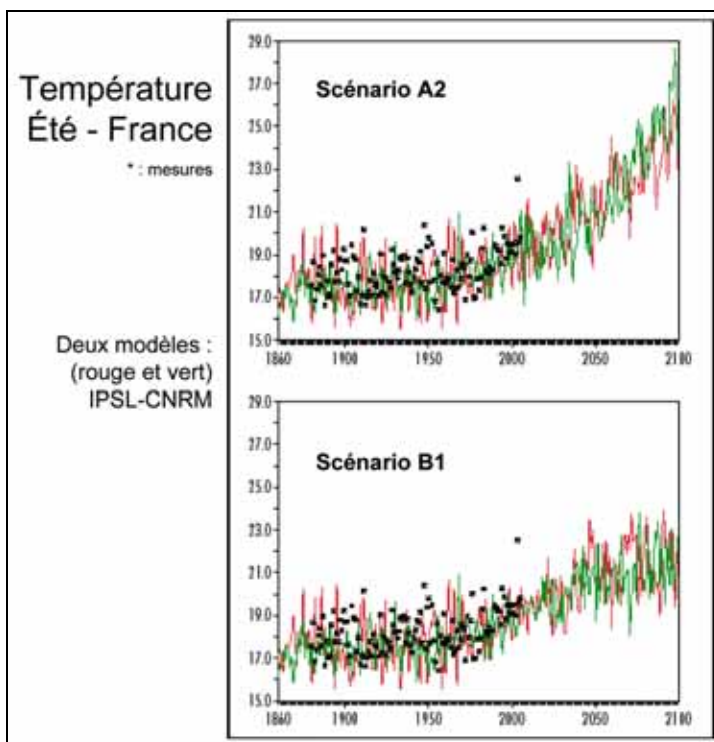
en automne

au printemps

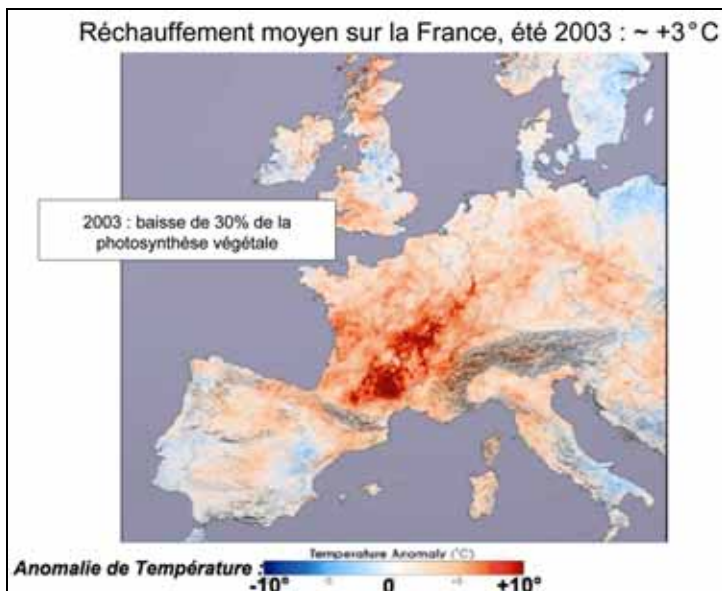


[7] L'avancée du déneigement est surtout sensible au printemps (figure de droite), et elle est généralisée sur le monde. Cela implique évidemment une avancée de la mise en végétation au printemps, ainsi qu'une désynchronisation dans les systèmes de reproduction, de disponibilité de nourriture, par exemple pour l'ours blanc (avec la fusion précoce de la banquise), les oiseaux chez nous (avec une désynchronisation entre l'éclosion des bourgeons – nourriture

des chenilles –, l'éclosion des chenilles – nourriture des oisillons –, et la ponte des oiseaux), les poissons dans le lac de Genève, etc. On a de très nombreuses illustrations de ces perturbations qui désynchronisent les écosystèmes.



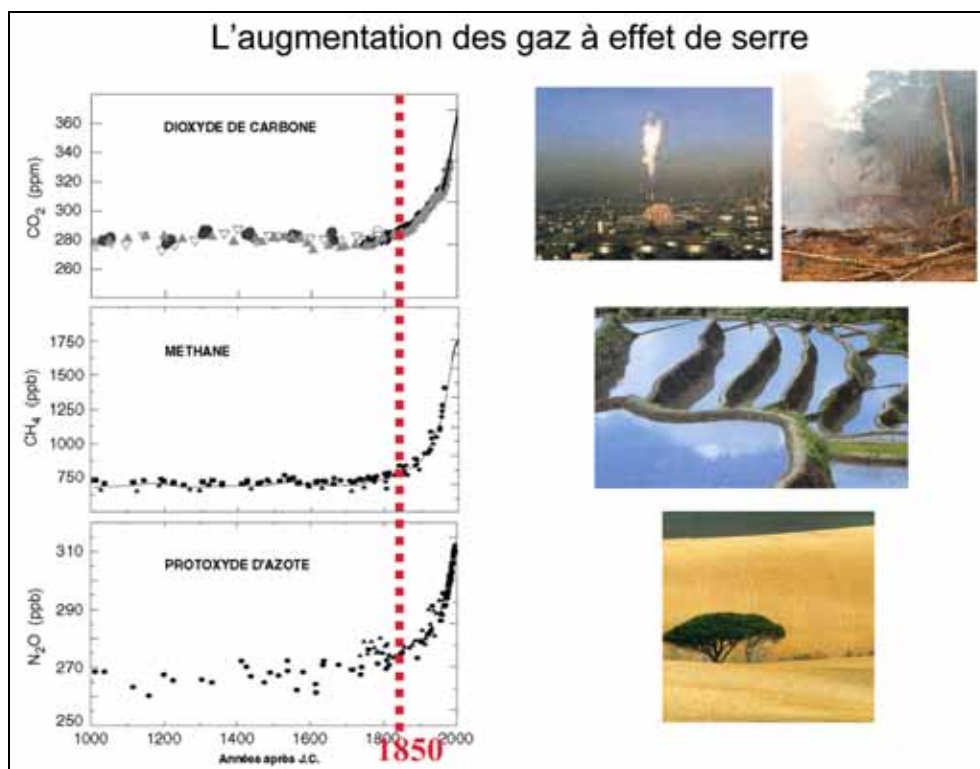
[8] Pour bien illustrer la différence entre un réchauffement progressif, dont la cause est liée à la concentration des gaz à effet de serre (ce point ne sera pas présenté ici), et un aléa climatique, j'ai pris comme exemple la courbe de température de la France en été. Je ne parlerai pas des courbes rouges et vertes, qui sont le résultat de modèles. Les points noirs représentent la variation de la température estivale chez nous, entre 1880 et 2005. Le nuage de points (chacun représente la moyenne de la température en été) se distribue autour de 18°C, en gros entre 16 et 19°C, voire jusqu'à 23°C en 2003. Voilà les aléas (un nuage de points), qui entourent une moyenne qui monte.



[9] En 2003, alors qu'on observe sur la France un réchauffement moyen de plus de 3°C , au dessus de la température estivale moyenne, certaines régions subissent une surchauffe de plus de 10°C . Les conséquences sur la végétation sont importantes : réduction de 30 % de la photosynthèse sur l'Europe de l'Ouest, baisse de la production agricole, conséquences auxquelles les alpages n'ont évidemment pas échappé.

[10] Voilà donc la différence entre aléa et tendance. Je vais maintenant m'intéresser à la tendance. La cause de la tendance des quarante dernières années (je ne vais pas revenir dessus car ce n'est pas le but de cet exposé), c'est l'augmentation des gaz à effet de serre, depuis le début de la révolution industrielle. Ces gaz émis par l'activité humaine sont principalement le gaz carbonique CO_2 , le méthane CH_4 , et le protoxyde d'azote N_2O .

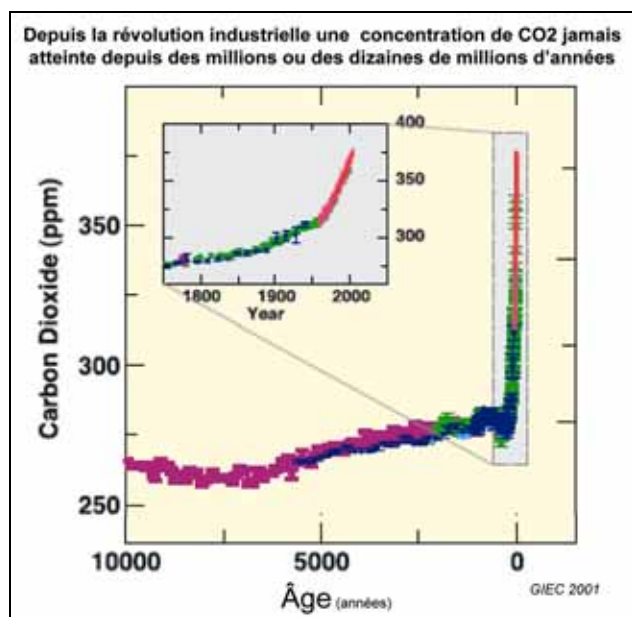
Quelles sont les sources liées à l'activité humaine (qui bien sûr s'ajoutent aux sources naturelles) ? Le CO_2 est émis par les combustibles fossiles et la déforestation, le méthane CH_4 , principalement par l'agriculture, l'élevage et l'exploitation des combustibles fossiles, et le N_2O , principalement par l'agriculture et les combustions. Avant la révolution industrielle, au milieu du XIX^{e} siècle, les concentrations dans l'atmosphère de chacun de ces trois gaz étaient respectivement de ~ 280 ppmv, $0,7$ ppmv et $0,27$ ppmv (1 ppmv signifie qu'il y a une molécule du gaz pour 1 million de molécules d'air). Elles ont régulièrement augmenté depuis par suite de l'activité humaine, et sont actuellement de 380 ppmv (CO_2), $1,8$ ppmv (CH_4), et $0,32$ ppmv (N_2O). Voici, estimée en 2005, la capacité de chauffage liée à chacun de ces trois gaz, qui a été ajoutée depuis le début de la révolution industrielle : CO_2 : $1,66 \text{ W/m}^2$; CH_4 : $0,48 \text{ W/m}^2$, N_2O : $0,16 \text{ W/m}^2$. Il faut prendre ces estimations comme des ordres de grandeur qui peuvent évoluer car



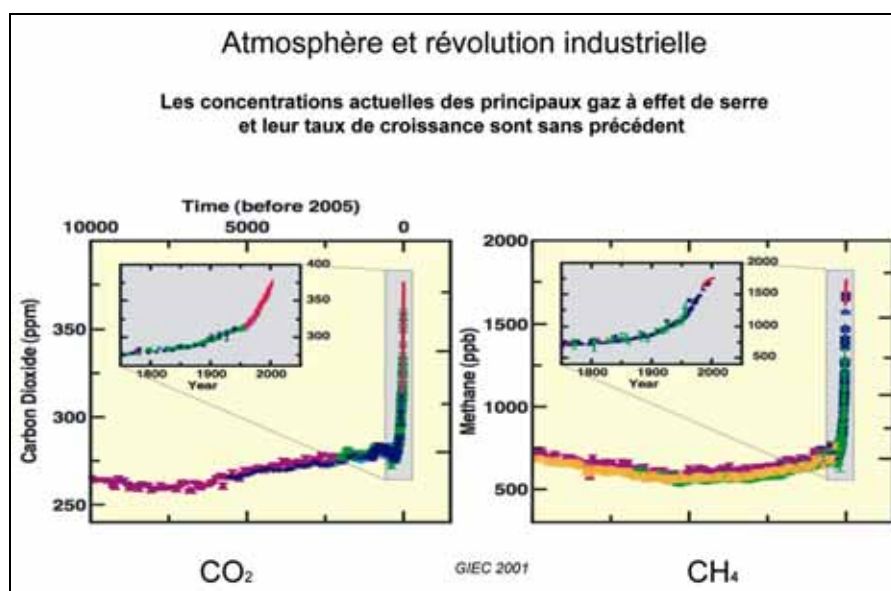
les calculs sont complexes. Les observations montrent que deux de ces trois gaz continuent actuellement à augmenter régulièrement dans l'atmosphère, comme ils l'ont fait depuis un siècle ; une estimation de cette augmentation depuis 1998 donne : $+13\%$ pour le CO_2 et $+11\%$ pour le N_2O ; le méthane, lui, n'augmente plus depuis cette date. Le cycle du méthane est beaucoup plus complexe que celui des deux autres gaz et de nombreux facteurs peuvent en modifier l'équilibre.

On va juste se focali-

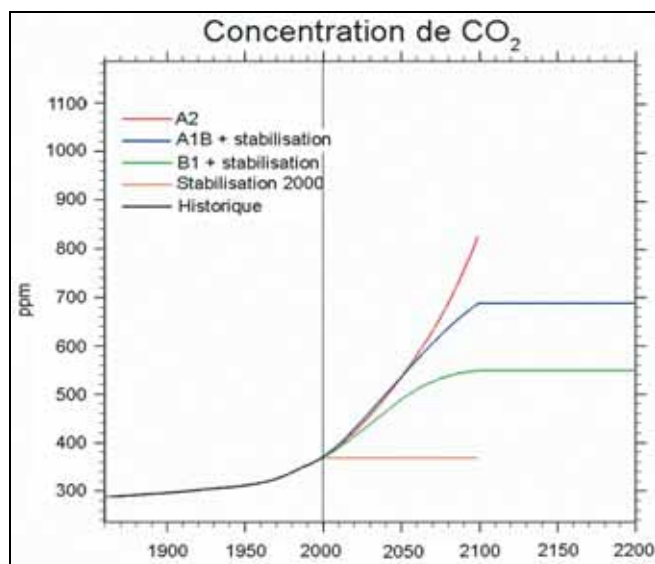
ser sur le CO₂ (courbe du haut), le gaz principal de l'effet de serre lié à l'activité humaine. Vous voyez cette montée assez rapide depuis 1850 ; je vais la replacer dans l'évolution des derniers 10 000 ans.



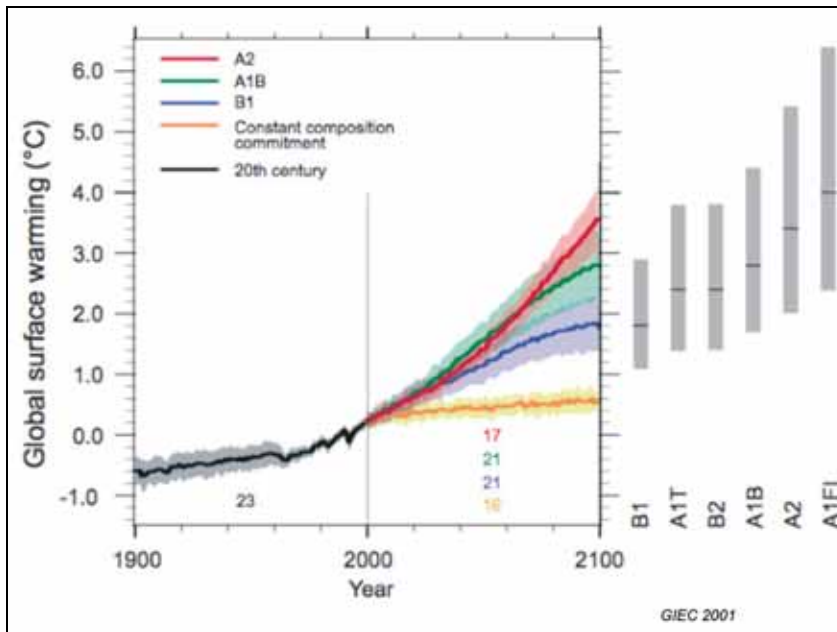
[11] Voici donc ce que cela donne : une augmentation de 280 à 380 ppmv, qui est la signature du changement de l'atmosphère en gaz à effet de serre, globalisé sur l'ensemble de la planète, et dans toutes les « cases » de l'environnement.



[12] Voici une autre illustration qui met côte à côte le CO₂ et le méthane. Ces deux dernières figures illustrent, en plus de l'augmentation des gaz à effet de serre, l'immense perturbation de l'équilibre écologique de la planète à partir du XIX^e siècle. Ce que nous voyons plus clairement quand nous regardons l'évolution de ces gaz depuis 10 000 ans.

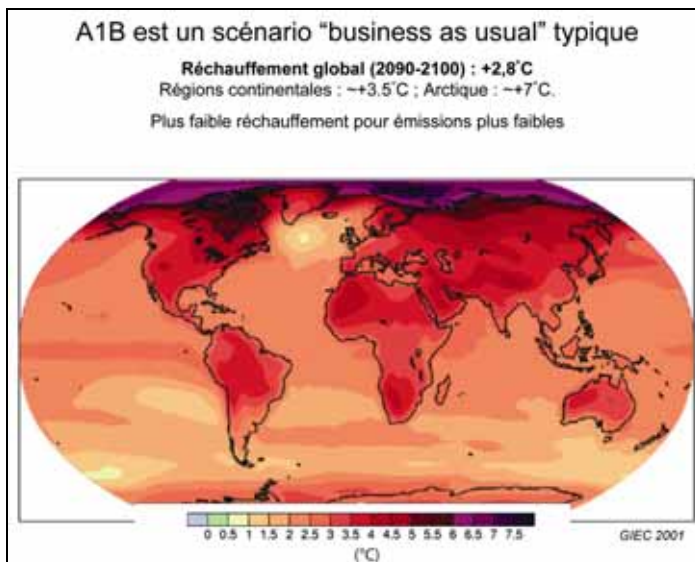


[13] Pour le principal gaz à effet de serre, lorsque vous injectez deux unités dans l'atmosphère, une unité va persister pendant des siècles. Donc dès qu'on produit du CO₂, celui-ci s'accumule dans l'atmosphère. Si on en produit de plus en plus (augmentation actuelle de 2 % par an), il s'accumule encore plus vite ; mais même si on stabilisait la production de CO₂, on aurait à prévoir une augmentation régulière contre laquelle on essaie justement de se mobiliser et de lutter. Sur cette courbe sont reportées les productions de CO₂ historique (en noir) ou simulées (rouge, bleu, vert) selon divers scénarios, jusqu'en 2100. Je vais vous présenter les résultats du scénario A1B ; attention il est tracé en bleu sur cette figure, mais en vert sur la figure suivante qui présente le réchauffement qui en résulte.

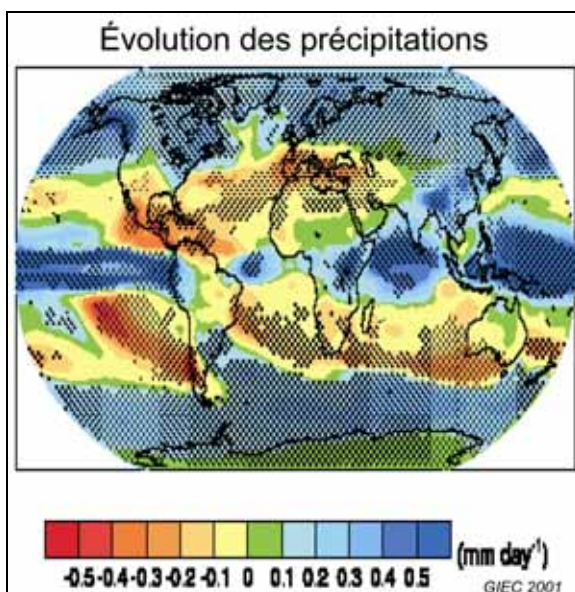


[14] Voici la courbe de l'augmentation de la température annuelle moyenne (c'est-à-dire moyennée sur l'ensemble des continents et des océans) : de l'ordre de 3°C à la fin du siècle pour ce qui nous intéresse (A1B, vert).

Pour la France, c'est un peu plus élevé que ça, et dans les hautes latitudes, c'est encore plus élevé ; dans les régions tropicales, c'est un peu en dessous de cela.



[15] Nous avons là, pour chaque région, les modifications attendues pour la température en 2100. Ce scénario correspond à un réchauffement de l'Arctique d'environ 7°C. Attention ! les modèles ne sont pas parfaits, c'est un ordre de grandeur. Malheureusement, là où on sait qu'il faut améliorer les choses, il semble qu'on sous-estime ce que l'on peut attendre.

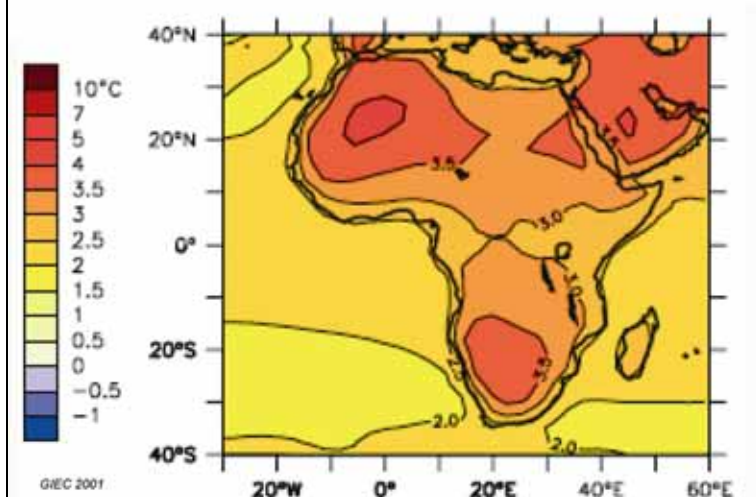


[16] Nous avons là les modifications attendues pour les précipitations en 2100. On prévoit au niveau mondial une intensification du cycle de l'eau, qui a principalement deux conséquences : un renforcement des précipitations sur la bande intertropicale (zone équatoriale) là où les précipitations sont déjà importantes (2 m en moyenne) ; un appauvrissement des pluies sur la ceinture des déserts qui se trouvent aux tropiques, là où nous avons déjà un fort déficit.

Si on regarde ce qui se passe sur les océans, on s'aperçoit que cette intensification du cycle de l'eau est déjà en route depuis quelques décennies, et entraîne une modification de la salinité des eaux de surface océaniques : la salinité augmente là où il y a plus d'évaporation et diminue là où il y a plus de pluies.

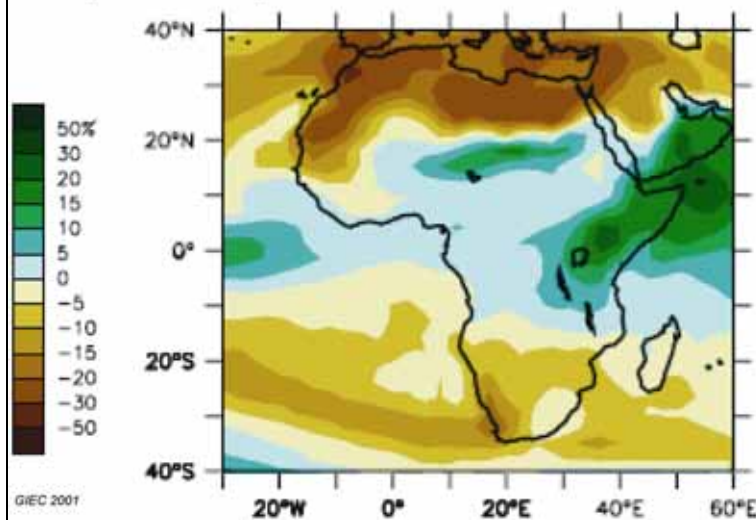
Voyons ce que ça donne sur nos trois régions.

Afrique - Évolution température annuelle en 2100 - Scénario A1B



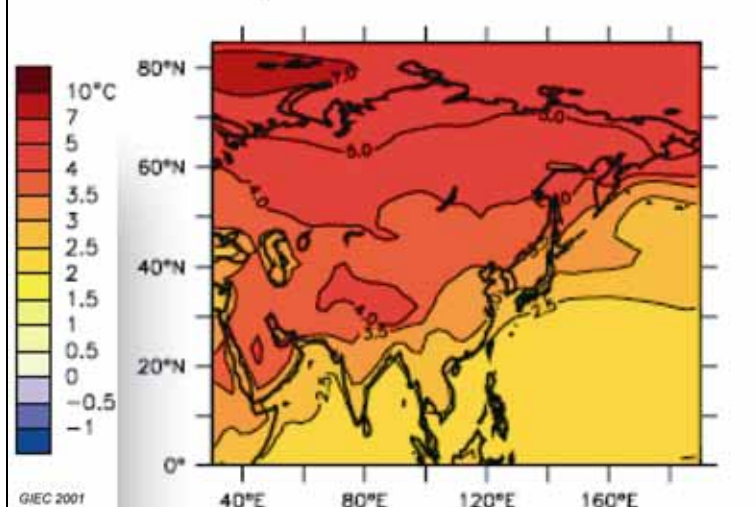
[17] Sur l'Afrique de l'Ouest, on a une tendance bien marquée au réchauffement, de 3-4°C.

Afrique - Évolution pluie annuelle en 2100 - Scénario A1B

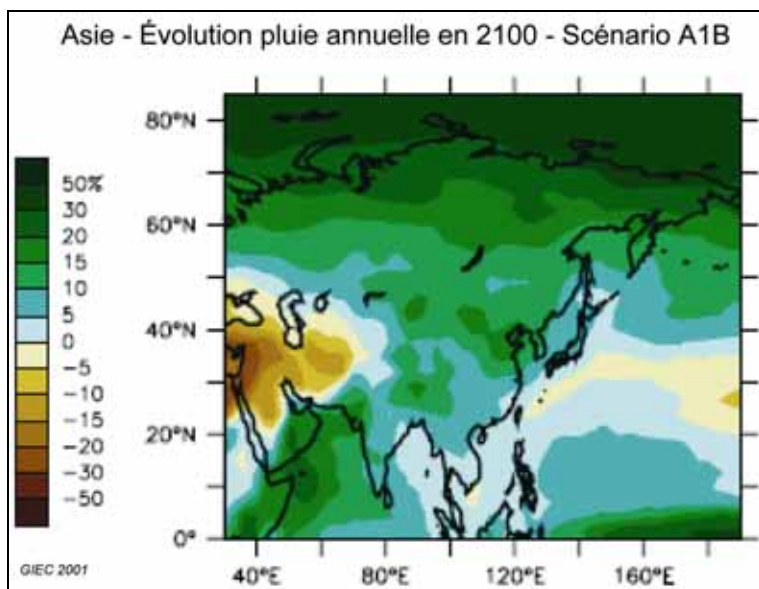


[18] Sur cette même région, l'évolution des pluies est différente selon les régions. Une très nette baisse est prévue à toutes les saisons sur l'Afrique du Nord et la côte Nord-Ouest. Par contre la partie Sud, au sud de la latitude 20°N, voit une augmentation des pluies. La zone sahélienne se trouve entre ces deux zones et les modèles ne sont pas assez avancés pour prévoir son évolution.

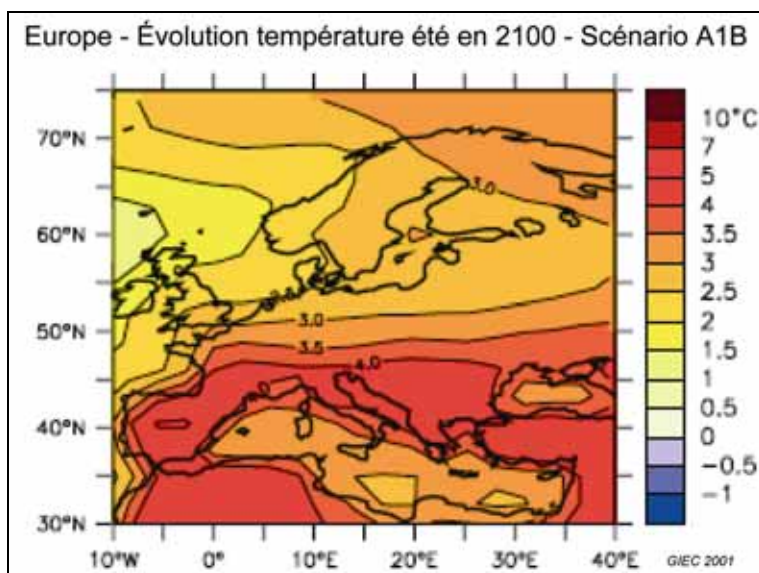
Asie - Évolution température annuelle en 2100 - Scénario A1B



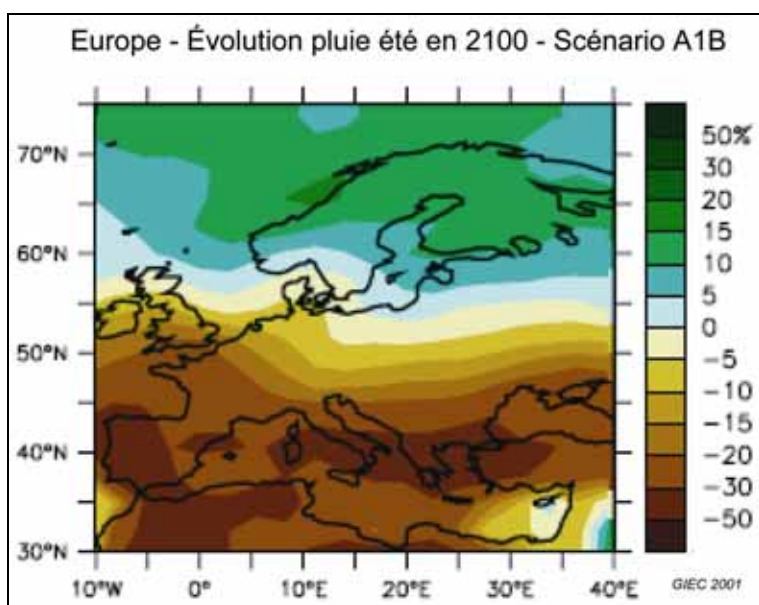
[19] Sur l'Asie, la tendance au réchauffement se renforce quand on va vers le nord, et la région du Kazakhstan subit un réchauffement moyen annuel de l'ordre 5°C.



[20] Quant à la quantité d'eau, le Kazakhstan devrait être peu affecté par un changement pluviométrique car il est situé à la limite entre les régions du Sud qui verraient une diminution des pluies et celles du Nord qui au contraire verraient une augmentation.

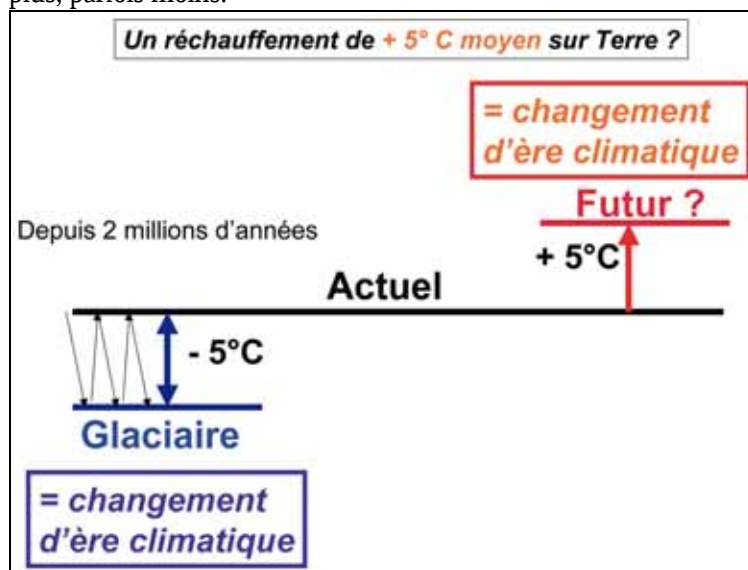


[21] Pour finir, sur l'Europe, j'ai pris uniquement les températures estivales, puisque ce sont elles qui intéressent le pastoralisme et la transhumance. Les modèles prévoient un réchauffement important en été, de l'ordre de 4°C, sur la partie méditerranéenne de l'Europe et sur la moitié Sud de la France.



[22] Sur cette même zone, on attend une baisse importante des pluies en particulier en été.

[23] Pour conclure... Dans le passé, le climat, représenté par cette barre horizontale noire, oscille entre une période chaude dans laquelle on est depuis 10 000 ans, et une période glaciaire où la température n'est abaissée que de 5°C en moyenne. Tous les 100 000 ans, on passe de l'un à l'autre, la période chaude dure 10 000 ans, parfois plus, parfois moins.



Ces oscillations qui existent depuis presque 3 millions d'années entre climats chauds et climats glaciaires sont le résultat de la position de la Terre par rapport au Soleil qui oscille perpétuellement. On est capable de la prévoir et on sait ainsi que la période chaude actuelle, naturellement sans l'impact de l'homme, durera encore 30 à 40 000 ans, avec une température comparable à l'actuelle. Ce qu'on prévoit aujourd'hui, dans le cas d'un scénario où aucune mesure n'est prise pour juguler les émissions de gaz à effet de serre, c'est un réchauffement moyen de l'ordre de 5°C au-dessus du climat actuel qui est déjà le plus chaud. On sort ainsi complètement de l'épure des climats naturels.

La succession de périodes chaudes et froides fait que dans les zones tempérées de l'hémisphère Nord la végétation « descend » vers le sud pendant la période glaciaire, trouve des refuges si elle peut (par exemple la température annuelle moyenne sur la France baisse de 10°C et la toundra se répand), puis le climat se réchauffe et la végétation « remonte » alors à nouveau vers le nord (la France se couvre alors de forêts). On connaît ainsi de manière fine le climat des 400 000 dernières années, et les successions végétales qui en dépendent ; ces successions sont rigoureusement les mêmes à chaque pulsation climatique. Alors qu'aux tropiques, où les variations de températures ont été plus faibles, la végétation est beaucoup moins perturbée et la biodiversité est maximale et foisonnante dans les forêts tropicales humides. Avec 3°C moyen de plus, nous rejoindrions un climat équivalent à celui d'il y a 3 millions d'années où le niveau était d'une vingtaine de mètres au-dessus de l'actuel, ce qui fait craindre de gros problèmes d'adaptation, vu la rapidité de ces changements (un siècle), si on maintient l'option économique actuelle. Tous ces exemples illustrent l'importance de l'enjeu en cours. Il ne faut pas paniquer, et toute la lutte consiste à supprimer cette option-là.

Restes de dépôts lacustres au Mali



© CNRS Photothèque / PETIT-MAIRE Nicole

1. Aléas climatiques et élevage au Sénégal

Famara Sarr, Bureau du Ministère de l'Élevage, Sénégal

D'abord, je dois remercier tous ceux qui ont compati aux décès de notre président et de notre secrétaire de la Maison des Éleveurs de Saint-Louis.

Le Sénégal est un pays sahélien, dont la population est à 70 % agricole et pastorale. Les activités sont l'agriculture, la pêche et le tourisme. Voyons comment les éleveurs du Sénégal ont été touchés depuis quarante ans par les aléas climatiques.

1. CONSTATS

La grande sécheresse de 1972-73 et celle de 1983 ont décimé les troupeaux. Entre-temps, d'autres perturbations sociales sont intervenues (nous y reviendrons). Depuis une dizaine d'années, nous n'observons pas de réelle sécheresse, mais une irrégularité des pluies et une mauvaise répartition intra et interannuelle ainsi que spatiale. Par exemple, au nord du Sénégal, à Saint-Louis, les pluies se concentrent entre août et septembre, et le reste de l'année est sec.

Depuis 2001, les pluies hors saison (qui existaient auparavant) s'accompagnent de vents très violents et de froid. Nous avons constaté également une élévation de la température, avec des pointes inhabituelles (48°C à l'ombre à Saint-Louis).

2. CONSÉQUENCES ENVIRONNEMENTALES

Chaque sécheresse entraîne une forte mortalité des animaux.

En ce qui concerne les ressources en eau, on note : un tarissement précoce des mares, la disparition de certains bras de fleuves, devenus « vallées fossiles », l'abaissement du niveau des fleuves et le tarissement des nappes phréatiques, ce qui fait que dans certaines zones on ne trouve plus d'eau qu'en creusant à 60 ou 80 m.

À cause de l'avancée de la mer, on assiste à un abandon de certaines terres de cultures (qui avaient été aménagées dans le delta entre 1973 et 1983 pour développer la riziculture) au profit du pastoralisme.

3. CONSÉQUENCES SOCIALES

Un exode rural massif de la population active entraîné par les sécheresses, vers les grandes villes (Dakar, Saint-Louis, Kaolack, Touba), mais aussi vers l'Europe. Dans certains villages du nord du Sénégal, les jeunes ont presque entièrement disparu.

Cela a entraîné des conflits récurrents entre transhumants et hôtes, car comme il n'y a plus de pâturage dans les zones d'élevage, les troupeaux se déplacent vers les zones agricoles (amplification des mouvements) pour y rester. Mais éleveurs et agriculteurs sont des populations ayant des cultures, des pratiques très différentes, et des conflits se développent.

Les populations pastorales ayant du mal à se fixer, à se faire accepter, elles suivent l'herbe et habitent dans des habitats sommaires, des huttes.

D'où une précarité de la santé, car on ne peut pas installer des dispensaires dans des zones où l'on est sûr que les gens vont se déplacer ; et un taux de scolarisation des enfants extrêmement faible, pour les mêmes raisons.

On assiste également à une séparation des familles et à une fragilisation des couples : les femmes ne peuvent pas suivre la transhumance, pour des raisons de santé ou de scolarisation, et tendent à devenir sédentaires.

4. CONSÉQUENCES SUR LE CHEPTEL

Réapparition de certaines maladies qui avaient disparu (peste équine, dermatose nodulaire...) et dont on ne possède plus le vaccin. Les éleveurs pensent que c'est lié aux perturbations climatiques, notamment à la conjugaison entre précipitations importantes ponctuelles et chaleur.

Augmentation de la mortalité du bétail avec des pics lors des pluies hors saison. En 2001, les conditions climatiques inhabituelles (forte pluies hors saison accompagnées de froid voire de neige dans certains lieux) sont responsables d'une forte mortalité parmi les troupeaux ovins et caprins, qui traditionnellement ne sont pas habitués à s'abriter dans des bâtiments.

Baisse de la qualité des pâturages, par apparition dans certaines zones, d'espèces végétales non comestibles, qui se développent très rapidement et remplacent les espèces appétentes.

Par conséquent, forte baisse de la production en saison sèche, surtout de la production laitière, ce qui a fragilisé l'économie en particulier des femmes, qui s'occupaient de cela et entretenaient un peu les ménages.

5. ADAPTATION DES SYSTÈMES

Pour s'adapter à ces changements importants, les populations se sont organisées comme elles ont pu.

Retard du départ en transhumance dans certaines zones (nord-ouest) parce qu'il y a eu un peu de pluie, ou bien des pluies hors saison.

À l'inverse, transhumance hivernale lors d'années sans pluie, vers des zones sylvopastorales ou des zones de cultures.

Sédentarisation partielle ou totale d'une partie du troupeau, des femmes et des enfants, dans les zones hôtes, avec ses conséquences sur la cohésion familiale, le couple, etc.

Mise en place des comités de gestion des parcours et des pâturages, regroupant les transhumants et les autres. Mise en place de cadres de négociation, entre par exemple les éleveurs du Sénégal (Saint-Louis) et de la Mauritanie, ou les éleveurs de Tambacounda et du Mali, pour échanger sur les phénomènes, les problèmes et les difficultés, qui sont très similaires.

Pratique de la stabulation pour augmenter la production laitière, pas dans les zones d'origine mais dans les zones d'accueil (femmes et enfants).

2. Élevage et aléas climatiques en Aveyron

Bernard Romiguier (Asso des vétérinaires et des éleveurs du Millavois, Aveyron, France)



Bernard Romiguier

1. PRÉSENTATION DE L'AVEM

L'Association des Vétérinaires et Éleveurs du Millavois est représentée ici par une dizaine de personnes, tous éleveurs. Elle a été créée en 1979 et regroupe environ 120 élevages ovins et bovins, et trois vétérinaires salariés pour s'occuper de tout cela.

Nos objectifs sont : la maîtrise mutualisée des risques sanitaires, la formation, les échanges de savoirs et de savoir-faire.

Depuis 2000, nous entretenons des relations avec un groupement d'éleveurs de la région de Kaolack au Sénégal (l'Agroprov), dans le cadre d'un jumelage où nous participons à une action de fauche. Cela nous permet une approche de la sécheresse un peu différente...

2. CONSTATS

Pour nous, les sécheresses ont d'abord été sporadiques ; elles pouvaient être importantes, comme celle de 1976, mais ne se répétaient pas d'une année sur l'autre, ce qui nous laissait un répit. Sachant que nous avons du stock de fourrage (nous sommes exploitants en semi-montagne), nous pouvions en général passer une année.

Les choses se sont gâtées en 2003, comme on l'a vu dans l'exposé de Mme Mélières. Grosse sécheresse, avec une augmentation inhabituelle de la température, et surtout suivie de trois années de sécheresse. Notre système fourrager a été mis à mal : 80 % de pertes des prairies artificielles (luzernes, graminées), dégradation progressive des parcours due au surpâturage et au manque d'eau.

3. CONSÉQUENCES

De nombreuses exploitations se sont tournées vers l'achat compensatoire de fourrage (luzerne déshydratée de Champagne) et de concentrés d'autres régions céréalières ; on a aussi fait venir de la paille, ce qui nous a coûté pas mal d'argent.

On a essayé de réimplanter des prairies, mais avec des échecs successifs, puisque les sécheresses se sont succédées.

Le résultat est un endettement progressif des éleveurs, une diminution de leur trésorerie, allant jusqu'à la cessation d'activité.

Tout cela dans un contexte de stagnation des prix de la viande et du lait (nous travaillons pour les caves de Roquefort), alors que celui des matières premières continue d'augmenter.

4. ADAPTATIONS

Pour pallier la diminution de la trésorerie, certains ont tenté d'équilibrer en « adaptant leur chargement » (on joue sur la diminution ou l'augmentation du cheptel selon la période). Mais le déstockage fragilise les exploitations, et certaines n'ont pas survécu (cessation d'activité).

On s'est aperçu que beaucoup d'exploitations étaient surchargées ; on a donc essayé de réajuster les effectifs par rapport aux surfaces (désintensification), ce qui limite également les achats d'intrants.

Nous avons examiné l'état de nos parcours, qui se sont dégradés car peu à peu nous nous étions tournés vers les prairies artificielles (solution de facilité). Nous avons donc remis en chantier les techniques de valorisation des parcours (débroussaillage...).

Il y a eu aussi une sensibilisation au sylvopastoralisme, avec quelques implantations d'arbustes fourragers, et plus ou moins de succès (ce ne sont pas des pratiques courantes).

Nous avons aussi recensé les espèces capables de résister aux sécheresses successives. Nous avons pris conscience que nous utilisions des semences inadaptées à notre région (produites en Hollande ou en Champagne par exemple) ; nous travaillons actuellement avec l'Inra de Toulouse pour retrouver et sélectionner des espèces locales mieux adaptées aux conditions méditerranéennes. Si on part du principe que la tendance de l'évolution climatique va être durable, il nous faut alors rechercher les espèces adaptées à cette tendance.

On s'est aperçu qu'on gagne à modifier nos pratiques culturales (simplification du travail du sol, cycle annuel de céréales à pâturer comme en Sardaigne...), à retrouver des pratiques traditionnelles plus sobres utilisées en région méditerranéenne, qui présentent moins de risques par rapport à l'aléa climatique.

Enfin, il nous a fallu rationaliser tous les coûts de gestion et de production, freiner de toutes les roues... On a renforcé les Cuma, qui remplacent très avantageusement les gros investissements individuels.

Voilà ce que nous avons fait dans le Sud de la France pour tenter de nous adapter non pas à l'aléa climatique, mais à un changement durable.

3. Les éleveurs... les élevages... et la transhumance en Algérie

Badreddine Reghis, Aboud Salah-Bey (Bneder Algérie)



Badreddine Reghis

Il s'agit de faire ressortir une des conséquences de la sécheresse sur le mode de fonctionnement des élevages des régions steppiques.

La steppe est un territoire qui s'étend sur 20 à 30 millions d'hectares selon les auteurs. Elle supporte environ 12 millions de têtes ovines sur les 18 millions que compte le territoire national. Elle abrite 9 millions d'habitants dont la moitié est sédentaire, un quart semi-sédentaire et un quart nomade.

Nous n'entrerons pas dans le contexte détaillé de l'espace steppique, en particulier institutionnel et socio-économique. En termes de problématique, parmi les éléments les plus importants dans la vie de la steppe, on citera la gestion de l'espace steppique (la terre) et son exploitation (le couvert végétal). La steppe peut être considérée comme l'assise de tout projet, loi et autre initiative pour un développement optimum et durable.

Ce que l'on constate, c'est une régression progressive de l'activité d'élevage et une réduction du nombre d'éleveurs, avec le souhait des populations d'opter pour d'autres activités que l'élevage (artisanat, agriculture, construction).

Plus précisément, on recense, sur les zones steppiques :

- une raréfaction des zones de parcours ;
- une forte régression du cortège floristique, sur les plans qualitatif et quantitatif ;
- une menace croissante et permanente de désertification ;
- un surpâturage important ;
- une forte fréquence des conflits d'usage (éleveurs, agriculteurs).

À tout cela s'ajoute la sécheresse, qui est un facteur très important, déterminant et limitant, un élément qui ne peut être maîtrisé ou contourné et que la steppe comme l'éleveur subissent depuis toujours.

La situation de sécheresse persistante, particulièrement dans la région des Hauts Plateaux ouest, occasionne d'importantes pertes aux troupeaux, et oblige à une réorganisation du mode d'élevage et de la transhumance.

La transhumance est une pratique ancestrale faisant partie des traditions et pour laquelle des éleveurs optent chaque année. Elle se déroule dans une forme d'organisation qui a largement évolué en termes de mode de fonctionnement, de saison, de période, de durée et d'organisation sociale. On distingue en gros trois périodes :

- avant 1990, la transhumance se déroulait tout à fait normalement ; les éleveurs partaient pour une période de trois à quatre mois, avec leur famille, à pied en empruntant les couloirs de transhumance ;
- entre 1990 et 1998, l'Algérie a connu une importante période de troubles, avec des implications directes sur les modes d'élevage (« disparition momentanée » de la transhumance, sédentarisation) et indirectes sur les parcours (surpâturage, dégradation d'un côté, mise en défens naturelle et régénération par ailleurs) ;
- depuis 1998, la vie a repris son cours normal, et les mouvements de transhumance avec, mais de manière différente, comme nous l'avons déjà analysé ailleurs (mode, saison, période) : à cause de la sécheresse persistante, les éleveurs partent plus tôt (février au lieu de juin), restent plus longtemps (huit mois au lieu de quatre), se déplacent différemment (l'éleveur part désormais seul avec son berger, son gardien et son camion, laissant femme et enfants sur le lieu de sédentarisation).

La transhumance se fait en deux périodes : mi-mars à début juin et début juin à mi-septembre. Pendant la première période, les troupeaux sont sur des jachères dont l'exploitation est négociée entre l'éleveur et un agriculteur. Il n'y a pas de complémentation car la qualité fourragère est suffisante. En revanche, le berger et le gardien sont nécessaires. Pendant la seconde période, les éleveurs ont recours à la location de chaumes de céréales, à des prix qui varient selon la saison et la loi offre-demande. L'éleveur commence à compléter à partir du 45^e jour de location, et apporte des quantités importantes d'eau (3 à 4 citernes d'eau de 3 000 l par semaine pour un troupeau de 200 têtes).

Notre étude économique comparative porte sur un échantillon de 800 éleveurs de la région des Hauts Plateaux ouest et centre. Pour la région des Hauts Plateaux ouest, la période de transhumance représente 45,5 % des charges de l'élevage. La location occupe 18 % des charges, et la complémentation intervient pour 40 %. Le berger représente à lui seul un quart des charges. Il est très difficile de trouver un berger salarié ; actuellement le berger se loue au troupeau : par exemple, pour un troupeau de 200 têtes, le berger demande, à la fin de l'année, 30 agneaux, 30 toisons, une prime de transhumance de 15 000 dinars (150 €), un burnous, une djellaba, une paire de chaussures, et pendant toute la saison de transhumance, du sucre, du thé, du café, de l'huile, la nourriture pour la semaine ; l'éleveur prend également en charge le troupeau du berger (alimentation et abreuvement) jusqu'à concurrence de 25 têtes.

Dans la région des Hauts Plateaux centre, l'alimentation représente 58 %. Ce sont des régions un peu plus exploitées, où il pleut un peu plus aussi. Mais ici également, la location, la complémentation et le berger représentent le plus gros du budget de l'éleveur.

On peut se poser la question : la transhumance, pour qui ? Pour les éleveurs possédant d'importants moyens financiers, ou encore pour les maquignons. Car la majorité des petits et moyens éleveurs sont condamnés ne serait-ce qu'économiquement à rester sur leurs lieux de résidence, à se sédentariser, avec tous les problèmes de surexploitation des parcours et de régénération du couvert végétal que cela pose.

En conclusion, on peut dire que la steppe a connu en dix ans un bouleversement écologique, et les éleveurs un bouleversement socio-économique. Ceux que nous rencontrons ont souvent employé ces expressions : *vivre ou mourir – détruire pour vivre – chacun pour soi et Dieu pour tous – vivre à tout prix, quitte à tout détruire – sur les parcours, c'est de la marche que nous faisons pour vieillir moins vite, pour nos troupeaux, nous leur faisons croire qu'ils peuvent compter sur nous.*

De fait, d'une activité où tout était gratuit, les éleveurs sont passés à une autre où tout se paye, le déplacement, le camion, l'eau, les parcours du fait des appropriations illicites, les chaumes, les jachères, l'aliment avec ses intermédiaires... Pourtant l'éleveur a besoin de revenu ; pour cela il est amené à accroître la taille de son troupeau.

Quel avenir face à la délimitation illicite ? Face à des labours illicites, face à des surfaces concédées multipliées, face à la vente de terres du domaine privé de l'État ? Celui-ci pourra-t-il rayer de l'espace ces appropriations privatives ? Pourra-t-il reprendre sa propriété ou devra-t-il procéder seulement à des régularisations ? Reprendra-t-il ses terres concédées et ses propriétés abandonnées par l'échec d'une agriculture en milieu steppique ?

Pourtant, tout l'avenir de la steppe est là et la tendance est bien à la désertification.

4. Le Collectif Djingo du Niger

Mahamane Doutchi (Président association éleveurs du Ténéré), Mama Maoundé (Président association éleveurs du Niger), Sandrine France (réalisatrice)



Sandrine France

Le collectif Djingo est une association de Peuls Wodaabe du Niger. Nous présentons ici quelque chose qui est plutôt sur du ressenti à partir de ce qu'ils ont pu me dire concernant l'aléa climatique.

Les Wodaabe sont donc des Peuls, des éleveurs de la région d'Agadez au Niger, éleveurs de vaches essentiellement, mais aussi de moutons et de chèvres.

1. TROIS CHANGEMENTS MAJEURS

Ce qu'ils ont pu constater depuis quelques années, c'est trois changements majeurs :

- une ressource en eau plus limitée. L'eau devient rare dans le sol. Quand on voulait creuser un puits, on trouvait l'eau à 2-3 m et on avait une ressource pour 2-3 mois. Aujourd'hui, il faut creuser vraiment beaucoup plus profond, et pour une durée de ressource moindre. Les pluies sont devenues également rares ;
- les sécheresses se rapprochent : la fréquence est passée de 10-15 ans à 2 ans ;
- une augmentation des températures ; ils estiment que la température des grosses chaleurs de mars-juin est passée de 30-40°C à 45°C et plus vers Arlit (nord du Niger).

2. CHAQUE SÉCHERESSE PORTE UN NOM

Chaque sécheresse porte un nom, qui marque le caractère particulier qui lui est accordé. Ce nom peut correspondre : à l'endroit où les éleveurs se sont réfugiés (*Ngol Gandu* en 1973, *Ngol Durum* en 2005) ; à un élément qui a permis la survie (*Ngol saagno* en 1981, celle du son, que les éleveurs ont acheté après avoir vendu leurs animaux, afin de pouvoir se nourrir eux-mêmes) ; à l'ampleur de l'événement (*Conjoncture* en 1984), etc.

3. CONSÉQUENCES SUR LES CONDITIONS D'ÉLEVAGE

L'apparition de nouvelles pathologies ou l'aggravation de maladies existantes sont clairement notées. Par exemple, il y a une maladie que les Wodaabe appellent *boorubonngu* et qui a empiré ; au niveau des pattes, se forment des crevasses qui deviennent rouges, s'amplifient, et la vache ne peut plus bouger, elle reste couchée et finit par mourir. Une autre maladie, appelée *balawoy*, se situe au niveau des épaules ; elle est très douloureuse pour l'animal, qui se met à trembler... Je ne vais pas dresser la liste de toutes les maladies dont ils m'ont parlé. Les Wodaabe ont une très bonne connaissance des plantes et ils ont l'habitude de soigner les maladies avec toute une pharmacopée naturelle à usage vétérinaire ou médicinal. Par exemple, on utilisait le *fangunneehi*, un arbre odorant, pour traiter le *boorubonngu*, et le *noomel*, le *yaakuwa* et le *wajaalo*, pour traiter le *balawoy*... Aujourd'hui, les plantes se raréfient, certaines disparaissent carrément, d'où de plus grandes difficultés à soigner. Or les médicaments ne s'avèrent pas toujours très efficaces : on remarque que les problèmes de santé sont plus difficilement traités avec les médicaments qu'ils ne l'étaient avec la médecine naturelle, et les conséquences des maladies sont plus lourdes : quand une vache mourait autrefois d'une maladie, aujourd'hui un troupeau entier peut être décimé malgré les médicaments.

Les vieux ont constaté que certaines espèces d'arbres ont disparu en 20-30 années. On ne retrouve plus aujourd'hui que des souches ou des troncs morts.

Il y a vraiment urgence, d'une part, à consigner tout ce savoir (nom des plantes, description, terrain et environnement où les trouver, utilisations traditionnelles, protocoles de soins qui accompagnent leurs usages...), détenu par des gens qui vieillissent et déjà ignoré des jeunes ; d'autre part, à sauvegarder ces espèces dans des conservatoires afin d'assurer leur propagation ultérieure.

On constate aussi une réduction des surfaces pour le pâturage. D'année en année, le désert (désert du Ténéré, au nord du pays, à la frontière algérienne) avance. Il faut savoir qu'après la décolonisation, le Niger a été partagé en deux, avec les agriculteurs au sud et les éleveurs au nord. Depuis une dizaine d'années, les agriculteurs remontent vers le nord, et comme le désert gagne vers le sud, les éleveurs se retrouvent ainsi de plus en plus à l'étroit. Les ressources fourragères subissent de plus des récoltes anarchiques incontrôlées qui privent encore les troupeaux.

On observe une baisse de la production laitière consécutive. Avant, avec 4-5 vaches, on pouvait nourrir une dizaine de familles, chaque vache produisant 4-5 l/jour ; aujourd'hui, on ne dépasse pas 2 l/jour. La production de lait est maintenant inféodée à une complémentation (son, graines de coton), ce qui n'était pas le cas avant 1984.

4. DES TRANSHUMANES PLUS COMPLEXES

Du coup, les espaces de transhumance se sont réduits. Avant, à l'approche de l'hivernage (saison des pluies, juin à octobre), les éleveurs remontaient lentement vers le nord pour pâturer sur des terres plus riches et profiter des cures salées ; ils s'arrêtaient régulièrement entre deux jours et une semaine selon la ressource disponible ; cette transhumance s'étalait ainsi sur 3 à 4 mois. Aujourd'hui, il y a une pression très importante, du fait d'une augmentation des troupeaux, notamment avec des troupeaux qui viennent du sud (Nigeria). Cela crée une concurrence entre éleveurs : la remontée vers le nord est beaucoup plus rapide (c'est un peu comme une course : il faut être les premiers à pâturer), le temps de transhumance s'est raccourci : les troupeaux redescendent plus rapidement vers le sud pour pouvoir être les premiers à s'installer sur un terrain pour l'hivernage. Donc une concurrence entre pasteurs nomades, avec des contraintes, car tous ces facteurs s'accompagnent d'une privatisation des terres, d'un accaparement des puits, d'une réglementation des chemins, de la clôture des champs, d'une moindre liberté dans les parcours, d'un resserrement de l'espace. Tout cela crée des tensions entre nomades et entre agriculteurs et nomades, là où avant existait une complémentarité : les nomades pâturaient sur les chaumes en enrichissant les terres. Ces pratiques tendent bien sûr à disparaître.

5. DE GRAVES EFFETS SUR LES CULTURES NOMADES WODAABE

Dégradation du lien social. Pendant l'année, les familles sont éparpillées dans la brousse ; les marchés, les fêtes après la saison des pluies, permettent aux lignages de se retrouver, de se rencontrer, de se marier, de maintenir le lien. Les années de sécheresse, il n'y a pas de fêtes. Lors d'année de sécheresse très importante, il y a des coupures définitives dans les familles.

On observe une tendance lourde à la sédentarisation. En 1983, la sécheresse a fixé les nomades, mais ensuite il y a eu un retour en brousse, sous une forme semi-sédentaire (une partie de la famille est restée pour scolariser les enfants, l'autre partie est retournée en brousse pour s'occuper des animaux). Depuis 2003-2004, la sédentarisation semble davantage volontaire, et on peut penser qu'elle va devenir définitive.

Tout cela engendre une perte accélérée des connaissances (tradition, flore, faune, pratiques d'élevage...) et de la culture wodaabe (quand on a faim, on oublie un peu sa culture), car c'est une tradition orale qui reposait sur la relation aux anciens. Avec ces ruptures, la transmission se fait de moins en moins, et il n'existe pas pour l'instant de consignation de ces connaissances.

Perte de repères également pour une partie de la jeunesse : les jeunes de vingt ans se retrouvent en ville, mais comme il sont souvent analphabètes, il n'ont pas accès au travail.

Enfin, la sédentarisation entraîne un problème écologique bien connu : l'utilisation intensive et la disparition des combustibles naturels (arbres et arbustes), préambule de la désertification.

6. COMMENT LES WODAABE RÉAGISSENT-ILS ?

La réaction heureusement existe, même si elle est récente.

En 2004, fut créée une grande Assemblée Générale qui a réuni 4 000 Wodaabe, et qui est devenue depuis annuelle et tournante sur chaque site sédentaire. C'est une manière déjà pour les Wodaabe de se rencontrer,

d'échanger, de mettre à plat leurs problématiques. Ils commencent aussi à rencontrer des éleveurs d'autres pays, et les échanges s'enrichissent d'expériences, de compétences, de solutions, de réflexions venues d'autres cultures, d'autres pays, permettant de faire évoluer les modes d'élevage, de trouver des voies d'évolution dans la sédentarisation. C'est aussi un moyen de créer un nouveau rapport avec les autorités, d'être plus solides, mieux organisés, et donc mieux reconnus et pris en considération.

Depuis 2003-2004, on observe une multiplication des associations d'éleveurs nomades. On est passé de 13 associations avant 2003 à 33 actuellement. En 2007 est créé le collectif « Djingo » qui regroupe la majorité de ces 33 associations. C'est une organisation officielle qui est reconnue et qui va pouvoir travailler à de nouvelles solutions. Mais tout cela est très nouveau, très jeune, et va devoir se renforcer, gagner en confiance et obtenir des appuis extérieurs.

5. Aléas climatiques en Isère : l'émergence de nouveaux regards sur le pastoral

Bruno Caraguel (Fédération des Alpes de l'Isère, France)

Cet exposé s'appuie sur les travaux de la Commission « Prospective » de la Fédération des Alpes de l'Isère, des stagiaires en 2007-2008 : Robin Tellène (étudiant Master 1 *Évaluation, gestion de l'environnement et des paysages de montagne*, IGA Grenoble 2008) ; Sébastien Rosset (élève-ingénieur 2^e année Enesad 2007) ; Laure Le Courtois (élève-ingénieur 2^e année ESA 2008). Une partie de ces travaux ont été permis par le soutien de la DIACT, du Conseil Régional Rhône-Alpes, de la Région PACA, dans le cadre de la Convention Intermassif des Alpes 2008.

1. LES CONSTATS

Un phénomène global dont les incidences sont locales

Les relevés météorologiques du Vercors, dont les approches bibliographiques nous apportent de précieuses données car les relevés sont réalisés au cœur des écosystèmes pastoraux, permettent de relier des observations climatiques et leurs incidences sur la végétation. En comparant des cycles annuels, nous constatons que les températures minimales ont globalement augmenté de 1,5°C en une trentaine d'années, alors que les maximales ont assez peu bougé (+ 0,5°C). Cela a des incidences très importantes sur la couverture du manteau neigeux (fonte plus précoce).

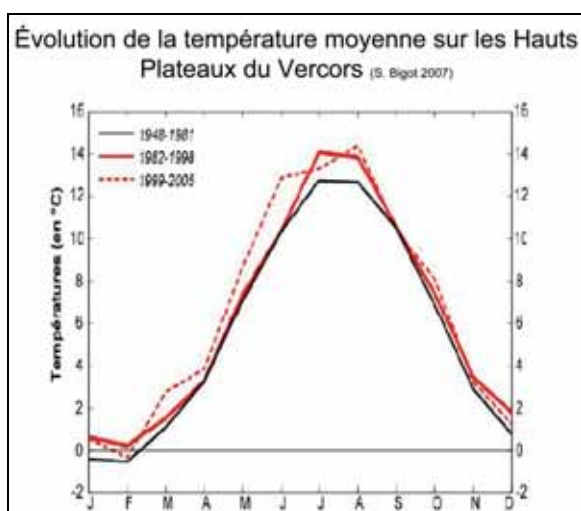


Figure 1 : Températures moyennes sur les Hauts plateaux du Vercors

Dans le détail, le graphique des températures moyennes mensuelles (ci-contre), précise que la période 1982-1998 s'est réchauffée en été par rapport à la période de référence 1943-1981. En revanche, on observe une élévation des températures printanières sur la période 1999-2005.

Des impacts sur les écosystèmes qui restent à mieux cerner

Nos printemps deviennent donc plus chauds, la fonte plus précoce de la neige expose les pelouses d'altitude aux fortes variations de températures diurnes.

Si dans les années « normales » pour les écosystèmes montagnards et subalpins pastoraux des Alpes du Nord, la fonte de la neige livrait des pelouses à des jours plus longs avec des températures printanières plus établies et plus clémentes, c'est probablement moins le cas aujourd'hui.

Ainsi soustraites trop tôt de la protection du manteau neigeux, les pelouses subissent à la fois l'exposition aux forts écarts de températures du printemps précoce : elles ne peuvent démarrer leur cycle végétatif. Et quant les températures se réchauffent, l'eau manque car la fonte des neiges s'est déroulée quelques semaines auparavant.

Alors – et ce sont les observations empiriques des éleveurs et des bergers sur le cycle atypique des années 2003 à 2005 –, la production de biomasse ne commence pas vraiment avant les pluies orageuses de juillet.

Par ailleurs, l'étude de sous-séries climatiques montre une variabilité décennale à bi-décennale des précipitations. Ces étapes de changements climatiques antagonistes, chamboulent les repères des éleveurs. Une étude, réalisée à l'échelle du massif du Vercors, permet en effet de distinguer deux ruptures et trois phases de portée régionale

sur la période 1948-2005 : une phase « moyenne » (1949-67), une phase « humide » (1968-83), et une phase « sèche » depuis 1984 (Bigot 2007).

Les impacts de ces aléas sur les ressources naturelles sont évidemment importants et les principaux constats des éleveurs Isérois se portent sur les points suivants :

- depuis 2003, on constate une réduction de 30 % des récoltes de foin, influant sur les stocks hivernaux ;
- les ressources estivales en alpage sont réduites, et des réductions de croissance de 50 % sont observées sur des alpages du Trièves ;
- la composition des cortèges floristiques peut être soumise à évolution, et les faciès vers lesquels ils peuvent évoluer risquent d'être de moins bonne qualité fourragère ;
- enfin, l'eau (abreuvement) devient un facteur limitant (et pas seulement les ressources énergétiques, comme par le passé) et commence à poser de sérieux problèmes dans la gestion pastorale.

En Haute-Savoie par exemple, les effets semblent être d'une tout autre nature. Les constats des éleveurs et des bergers vont plutôt vers une augmentation de la dynamique végétale, favorisant tout à la fois la croissance des ligneux, mais aussi des ressources fourragères peut-être accrues.

Des incidences sociales qui se dessinent

Dans ce contexte de changement, les marges de manœuvre des éleveurs ont diminué. Les métiers deviennent plus complexes, les choix se réduisent, on n'a plus droit à l'erreur. L'amplitude des variations annuelles ou sur de courtes périodes peut être si importante qu'il faut être très rapide et posséder une sérieuse capacité d'adaptation. Cette vulnérabilité risque de créer des tensions de diverse nature.

Les rapports au foncier et entre acteurs peuvent se tendre : on manque de place, on cherche de l'herbe. Les gestionnaires territoriaux peuvent craindre ou constater une diminution de la biodiversité. Les conduites de pâturage sont un peu différentes, plus ou moins fortes. Les interfaces avec le pastoralisme sont alors plus délicates les risques d'incompréhension élevés, notamment sur les objectifs de préservation de la biodiversité et de gestion patrimoniale.

Des résultats zootechniques contraints dans les cycles de sécheresse

Les effets zootechniques sont représentés sur les figures 2 et 3.



Figure 2. Évolution des chargements sur l'alpage du Sénépy

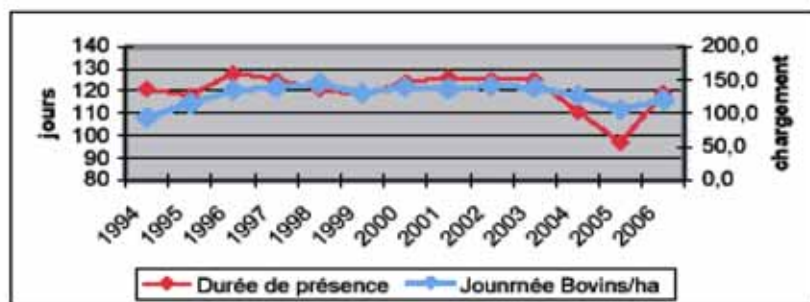


Figure 3. Prises de poids en alpage depuis 1994

À partir des pesées annuelles de quelque 900 bovins, conduites lors de la mise en estive et de la descente du troupeau du Groupement Pastoral du Sénépy (38), les éleveurs comprennent que les changements peuvent être profonds.

La figure 2 représente les chargements réalisés par le Groupement Pastoral depuis 1994. La courbe rouge décrit la durée de présence du troupeau sur l'alpage (en journées) et accuse une sérieuse dépression à partir de 2003, presque récupérée en 2006. Au niveau du chargement (courbe bleue, en journées.bovins par ha), la chute est moins importante, mais toutefois sensible. Entre 2003 et 2005, les chargements ont été réduits de 25 % environ sur cet alpage, sans que la conduite pastorale ne change significativement (même berger, même troupeau...).

La figure 3 complète le sombre constat que dressent les éleveurs. Elle exprime le résultat zootechnique de l'estive, au travers du gain de poids des bêtes qui majoritairement sont en croissance. En 1996, les éleveurs mesuraient par leurs pesées la production de 60 tonnes de viande en alpage ; aujourd'hui, cette quantité est divisée par deux, avec un chargement réduit de 25 %.

Cela illustre très bien et directement l'effet des aléas climatiques que les éleveurs ont à assumer sur la production pastorale, et donc sur leurs résultats économiques, comme sur l'attractivité des estives...

2. QUELLES RÉACTIONS ?

On ne peut rester insensible à de tels constats ; même si ces résultats sont issus d'une approche empirique, ils permettent néanmoins de proposer quelques stratégies et approches novatrices.

La première d'entre elles pourrait consister à renforcer les partenariats avec les gestionnaires territoriaux, notamment pour mieux gérer, mieux collecter des informations et données climatiques : les éleveurs ont besoin d'indicateurs qui seraient donnés en février-mars, favorisant une meilleure anticipation sur la saison à venir, en termes de chargements animaux, de vitesse de chargement. Il faudra aussi mesurer les incidences sur les milieux, pour aller un peu plus loin dans la compréhension des mécanismes climat-ressources végétales-production animale, voire des effets sur la biodiversité.

Une deuxième approche consiste à chercher des réponses à ce manque-à-gagner économique. Peut-être en optimisant nos efficacités énergétiques : comment améliorer cette récolte d'énergie que représente le pâturage des alpages, et comment être plus économes en matière d'énergie dans la mise en œuvre pastorale ?

Une troisième approche réside dans la question des bilans carbone des systèmes pastoraux. Les questions pourraient être : est-ce que les systèmes pastoraux peuvent contribuer à stocker du carbone ? Et si oui, comment valoriser cette potentialité ?

On ne peut pas aller bien plus loin aujourd'hui, mais les critères à explorer pourraient être les suivants :

- chercher absolument à réduire les émissions annuelles de gaz à effet de serre, en cherchant des leviers dans les systèmes d'élevage ;
- réfléchir à la capacité que pourraient avoir les systèmes pastoraux d'altitude à fixer du CO₂, pour peut-être un jour être en mesure de la commercialiser. Le stockage de carbone est aujourd'hui coté en bourse, mais ce marché est peu accessible pour des éleveurs dispersés : une cohésion est nécessaire ;
- améliorer notre efficacité énergétique : si personne ne la récolte, l'herbe des pâturages est perdue, on ne peut pas aller la chercher autrement que par le biais du pâturage.

En termes de prospective, il faut faire le point sur les capacités des activités pastorales à répondre à des problématiques sociétales locales et globales. Nous devons réfléchir à la question des postures à prendre, des capacités des systèmes pastoraux, et des marchés à investir. Cela ne peut se faire que dans une démarche organisée et concertée, reconnue des territoires et des pouvoirs publics.

Quelle organisation doit-on et pouvons-nous mettre en place pour y parvenir ? Qui peut assurer la gestion de cette organisation ? Comment va-t-on arriver à être représentés, et représentés efficacement ? Et du coup, quelle régulation économique et quelle reconnaissance des nomades et de leurs familles ?

Il va falloir inventer, car les sociétés pastorales peuvent être en marge des capacités d'organisation qui pourraient être attendues dans ces contextes particuliers.

Mais ce n'est pas la première fois que des mutations de cet ordre se produisent, et les ressources des pasteurs et de leurs familles sont nombreuses. En particulier, les compétences de gestion de troupeaux dans ces espaces si difficiles, la capacité à saisir le meilleur de la modernité, sont autant de gages pour l'avenir.

6. Aléas climatiques et pastoralisme dans l'Oriental marocain

Abderrahmane Mejdoubi (Anoc Maroc)



Abderrahmane Mejdoubi

Je ne vais pas vous apporter grand chose de plus que ce que vous avez vu dans le film de présentation, sur la situation alarmante de l'Oriental marocain.

1. PRÉSENTATION

Le Maroc s'étend sur 71,5 millions d'ha. Les parcours représentent 21,3 Mha, dont 3 Mha dans l'Oriental.

Le pays comptait 26 millions d'habitants en 1994, avec un taux de croissance de 1,4 % et un taux d'urbanisation de 54 %.

2. CONSTATS

Le Maroc est soumis à des influences continentales et sahariennes qui lui confèrent une aridité croissante. Cette aridité est accentuée par deux facteurs : l'érosion et l'action humaine, facteurs qui expliquent la dégradation des parcours de l'Oriental.

La fréquence des sécheresses est en moyenne d'une année sur dix. Elles semblent devenir plus fréquentes, et provoquent d'abord une dégradation des sols. Cette dégradation est accentuée par l'action de l'homme : augmentation des surfaces cultivées au détriment des parcours ; surpâturage dû certaines années à un afflux de transhumants venant d'autres régions ; spéculation par des personnes à fort revenu sur l'activité d'engraissement à court terme (fêtes de l'aïd) mettant à mal les nappes alfatières.

L'érosion et l'action humaine se complètent. Lorsque la végétation est dégradée, des précipitations peu nombreuses mais parfois violentes, ainsi que des vents destructeurs (chergui et sirocco) mettent à mal les sols pastoraux, les terres cultivables et réduisent les capacités de stockage des barrages (ensablement).

Le défrichement et le déboisement accélèrent l'érosion. L'exemple type est celui de la palmeraie de Figuig, dont la superficie a chuté de moitié, et dont le nombre de palmiers dattiers est passé de 15 millions en 1947 à 4 400 en 1974.

Avec l'augmentation du prix du pétrole, la nappe alfatière est de plus en plus exploitée comme combustible domestique ou industriel.

L'ensablement est causé par le labour et la sécheresse des terres de parcours. Phénomène permanent, il touche toutes les infrastructures d'irrigation mises en place par l'homme pour pallier les problèmes de la sécheresse : palmeraies, barrages, canaux d'irrigation, puits, citernes enterrées... Cela diminue la capacité de stockage d'eau et donc l'approvisionnement des éleveurs et de leurs troupeaux.

3. CONSÉQUENCES SUR LE PASTORALISME

Tout cela entraîne une dégradation des conditions de vie des éleveurs marocains, et provoque la faillite, puis l'immigration vers les villes et la misère de nombreux nomades.



Tente nomade dans l'Oriental marocain – Bergère au bord de la Forêt des Cèdres à Azrou

7. Pastoralisme et aléas climatiques au Mali

Mohamed ag Mitta, Ahmed ag Hamama (association Tassaq Daouna Gargando, Tombouctou, Mali)



**Mohamed ag Mitta et
Mohamed ag Hamama**

1. PRÉSENTATION GÉNÉRALE

Les Touaregs (Kel Tamacheq) de la zone des Daounas constituent un échantillon qui illustre bien la vie et les difficultés des pasteurs nomades de la région : 75% de la population vit de l'élevage et les autres 25% en tirent au moins 50% de leurs revenus, ce qui veut dire que l'élevage est la seule activité de la région. Le système de production pastorale repose sur la transhumance, axée sur la mobilité du cheptel comme technique de production.

Les communautés pastorales se décomposent en fractions ou en segments de lignages, exploitant régulièrement les parcours pastoraux traditionnels des terroirs d'attache dont elles se réclament.

2. CONSTATS

La partie nord du Mali a été particulièrement éprouvée par les sécheresses endémiques de 1972-1973 et 1984-1987 et des changements climatiques apparents (irrégularité de la pluviométrie, écarts de températures...).

Les conséquences ont été la décimation du cheptel, l'assèchement des points d'eau, et une fragilisation de l'économie pastorale, aggravée encore par la rébellion de 1991.

On assiste ainsi à un exode massif des populations vers les pays voisins.

3. IMPACTS SUR LES POPULATIONS PASTORALES

Les populations pastorales, rompant avec des dizaines de siècles de pratiques liées au nomadisme, face à ces changements, sont contraintes d'adopter un autre mode de vie complexe et nouveau pour eux : la semi-sédentarisation.

L'intervention de l'État, de la communauté internationale et des ONG, sans moyens, sans grande organisation (tâtonnements), provoque toutefois une atmosphère d'espoir et de confiance, mais troublée par les mésententes et les petits conflits qui éclatent et inquiètent les investisseurs étrangers. C'est pourtant un passage obligatoire dans l'ordre des choses.

Les intervenants se sont souvent trouvés face à une tradition qu'ils ne comprenaient pas, qu'ils interprétaient comme de la mauvaise volonté ; et des projets se sont arrêtés pour cette raison si insignifiante et si importante à la fois, alors qu'il s'agissait du salut de tout un peuple dans une région déshéritée.

Les peuples nomades en général, et les Kel Tamacheq en particulier, semblent aborder aujourd'hui un grand tournant de leur histoire. Les nomades qui se considéraient indépendants et libres se retrouvent entraînés brutalement dans l'engrenage d'une vie communautaire et les astreintes des règles de la collectivité. Cette nouvelle situation ne peut s'instaurer sans heurts, mais ceux-ci ne doivent pas servir de prétexte pour délaisser ces populations et cette culture en danger.

4. DES PERSPECTIVES POUR LES ÉLEVEURS TOUAREGS DU MALI

Notre plaidoyer s'orientera vers l'accompagnement de cette sédentarisation dans les programmes basés sur l'élevage semi-mobile :

- période de mobilité des troupeaux dans les couloirs saisonniers en saison pluvieuse ;
- période de stabilité dans les villages de sédentarisation liant élevage et agriculture.

Cet accompagnement nécessite :

- la réalisation d'infrastructures agropastorales adaptées (système d'exhaure mettant les ressources solaires et éoliennes au centre car le potentiel des eaux souterraines reste inépuisable) ;
- l'introduction des cultures fourragères et l'exploitation des pailles sèches et des débris de cultures ;
- une couverture sanitaire du cheptel ;
- une vaste sensibilisation autour de ces changements.

Cette démarche doit retenir l'attention des États et des organisations internationales.

À ces seules conditions, nous maintiendrons ensemble vivants la culture et les savoir-faire liés aux activités d'élevage et de pastoralisme dans cette partie du monde où les populations sont soumises aux dures épreuves des caprices de la météo.



De l'eau dans l'abreuvoir... – Mare au début de la saison sèche

8. Pastoralisme et aléas climatiques au Kazakhstan

Yeskariyev Amanzhol et Gaukhar Konuspayeva (ferme « Birinshi Mamyр », région d'Atyrau, Kazakhstan, et Université Kazakh Nationale al Farabi, Almaty, Kazakhstan)



Amanzhol et son personnel

Situation de la ferme "Birinshi Mamyр", près d'Atyrau



Bureau de la grande ferme de "Birinshi Mamyр"



Le Kazakhstan couvre 2,7 millions de km² (5 fois la France) et s'étend de la mer Caspienne jusqu'à la Chine et de la frontière russe aux républiques d'Asie Centrale. Le Kazakhstan est un pays agricole. Les kolkhozes ayant cessé dans les années 80, le bétail a été privatisé.

Notre exploitation se situe à l'ouest du pays, au nord de la Caspienne, dans la région d'Atyrau, qui est la capitale du pétrole du Kazakhstan. Elle est organisée en coopérative, chaque berger signe un contrat avec la coopérative. Trois cents personnes travaillent ainsi sur cette ferme. Une partie des bergers accompagne les troupeaux en transhumance. En été, on habite dans les yourtes (habitat traditionnel nomade), qui sont plus fraîches ; l'hiver, ils habitent dans des maisons en dur.

La région d'Atyrau n'est pas seulement connue pour son pétrole, mais c'est également une région d'élevage, de chameaux, de chevaux, de vaches et de moutons. Même si ce n'est pas très rentable, on produit du lait de vache pour alimenter la ville d'Atyrau. Il y a à peu près 1 200 vaches, 800 chameaux, 400 chevaux. C'est une des plus grandes fermes d'Atyrau.

Les chameaux sont des chameaux de Bactriane (à deux bosses).



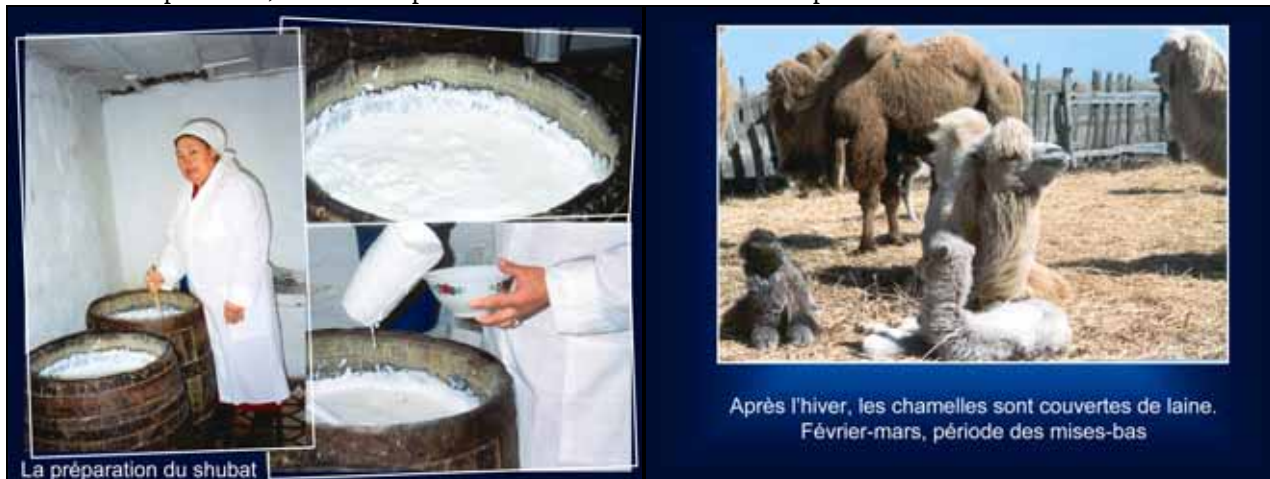
En été nous sommes au nord de la région d'Atyrau, sous les yourtes, habitat des bergers.

L'élevage alimente également les populations vivant dans les champs pétrolifères de la région en lait (lait de vache, lait fermenté de chamelle ou *shubat*), en viande et en légumes. Traditionnellement, le shubat est reconnu comme un produit bon pour la santé ; il n'est pas seulement consommé à Atyrau, mais partout au Kazakhstan. Il est réputé riche en vitamine C, différentes protéines, acides gras.

Le climat est de type continental, très rude. Quand on parle d'aléa climatique, c'est avant tout la saison, et dans cette région, les saisons sont très contrastées : il fait jusqu'à 45°C en été, -40°C en hiver, et les adaptations sont difficiles. On a vu que la moyenne des pluies est de 300 mm par an. C'est donc relativement peu.

En 1949, 1963 puis 1996 et 2005, les hivers ont été si rudes qu'ils ont occasionné de nombreux dégâts dans les élevages. Certains éleveurs ont perdu tous leurs animaux.

Depuis environ 25 ans, la mer Caspienne inonde les terres sur environ 35 km. Cela représente environ 5 000 ha, et sur notre exploitation, nous avons perdu environ 1 000 ha de terres de parcours.



Après l'hiver, les chameaux sont couverts de laine. Février-mars, période des mises-bas

La saison de mise bas est au printemps ; c'est à ce moment-là qu'on commence à préparer le shubat. En été la transhumance est rendue obligatoire à cause des maladies (trypanosomiase) générées par les mouches et moustiques des bords de la Caspienne. En une semaine, les chameaux transhument à 150 km de la ferme, et y restent pendant 3 à 4 mois. Pendant ce temps, on récolte le foin dans la zone de départ pour l'hiver. À l'automne, lorsque les insectes sont devenus moins virulents, on revient vers les pâturages d'hiver.



Les vaches laitières font une très petite transhumance (environ 10 km du village), pour rester proches de l'unité de conditionnement du lait sous forme de tétrapack (approvisionnement des villes voisines).

Nous ne restons pas assis face aux problèmes des inondations de la Caspienne : on fait lever des prairies artificielles en prenant l'eau du fleuve Oural ; on achète presque 200 t de foin ; on s'est doté d'un matériel hydroponique acheté en Espagne afin d'irriguer une pelouse d'orge qui nourrit 640 vaches pour assurer le maintien d'une production laitière.

Nous avons rénové des serres pour les cultures légumières, qui sont arrosées en goutte-à-goutte avec du matériel israélien.

L'agriculture est un secteur très difficile ; nous essayons alors de diversifier les activités agricoles d'une part, et d'autre part de prévoir et de programmer au moins six mois à l'avance le déroulement de ces activités.

Nous attachons aussi une grande importance au bien-être et à la vie sociale des travailleurs. L'agriculture et l'élevage sont des métiers très durs et ingrats, et grâce à une organisation collective, nous mettons tout en œuvre pour que les travailleurs puissent se ressourcer (week-ends et vacances), avoir une vie sociale active et se soigner lorsqu'ils sont malades (congé maladie).



Un dernier point, le problème des loups... Nous avons organisé un tour de garde nocturne des bergers pour lutter contre les loups, qui peuvent faire de gros dégâts dans les troupeaux. Nous organisons également des battues à cheval, en voiture ou même en hélicoptère, mais rien n'y fait : le loup se développe.

AVSF : Gestion concertée des ressources pastorales au Mali

Ludovic Larbodière (Agronomes et Vétérinaires Sans Frontières France)

1. PRÉSENTATION DE AVSF



AVSF est une ONG de solidarité internationale, qui travaille un peu partout dans le monde, en appui aux agriculteurs et aux éleveurs, avec pour objectif que les agriculteurs et les éleveurs puissent vivre de leurs terres durablement.

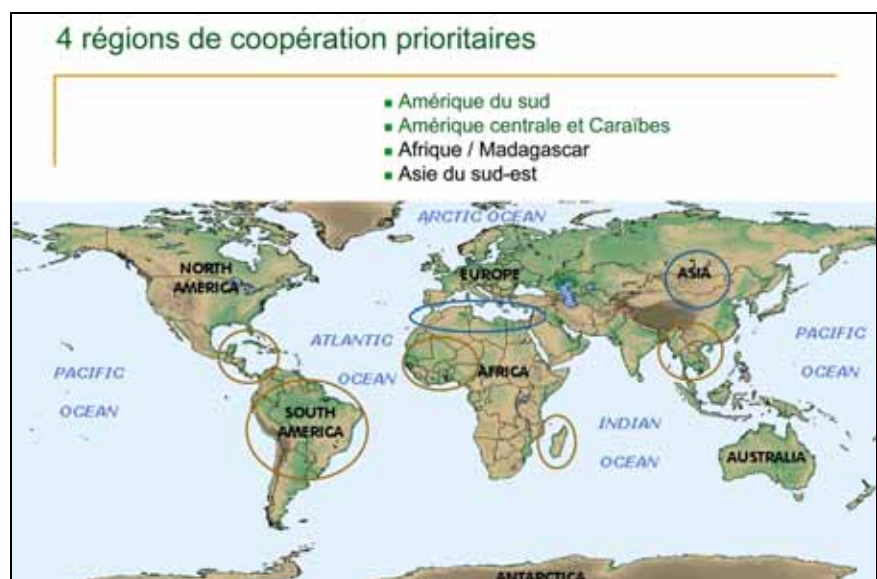
AVSF travaille un peu partout dans des zones les plus défavorisées, (Amérique latine, Afrique de l'Ouest, Madagascar, Asie du Sud-Est et Mongolie). Il y a un certain nombre de zones pastorales qui sont concernées, notamment en Afrique de l'Ouest et en Mongolie, mais également sur les hauts plateaux andins.

AVSF déploie 270 salariés (dont 27 en France) sur 60 programmes dans 19 pays ; cela représente

un budget annuel de 9 millions d'euros, dont 86,5 % sont consacrés aux actions de terrain. Nous travaillons avec des partenaires locaux – ONG ou Organisations Paysannes – que nous accompagnons dans la durée.

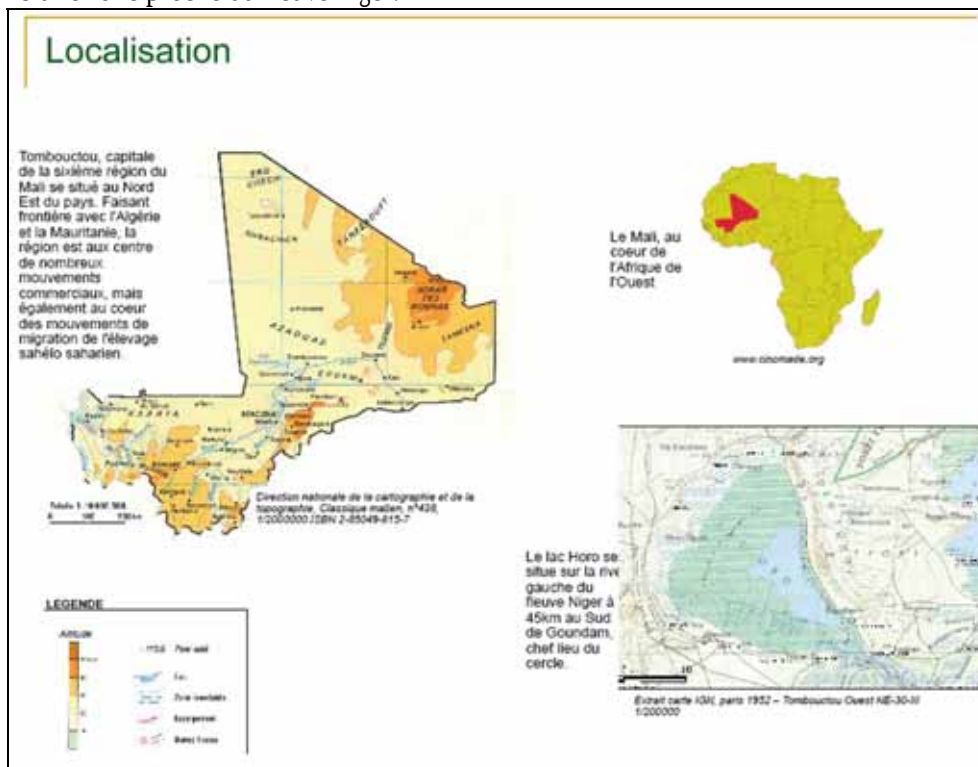
Nos trois thèmes d'activité sont :

- la gestion des ressources naturelles, pour les éleveurs et pour les pasteurs en particulier : l'accès à l'eau, au pâturage, les droits d'accès et comment on gère ces droits avec les autres utilisateurs des espaces pastoraux ;
- l'aide à la valorisation économique des produits : comment la viande, le lait le cuir peuvent être mieux valorisés par les éleveurs ;
- les services de proximité aux agriculteurs et aux éleveurs : en zone pastorale, il s'agit souvent d'un appui pour améliorer les services essentiels, aux hommes et aux animaux, tels que l'alimentation ou la santé, par exemple.

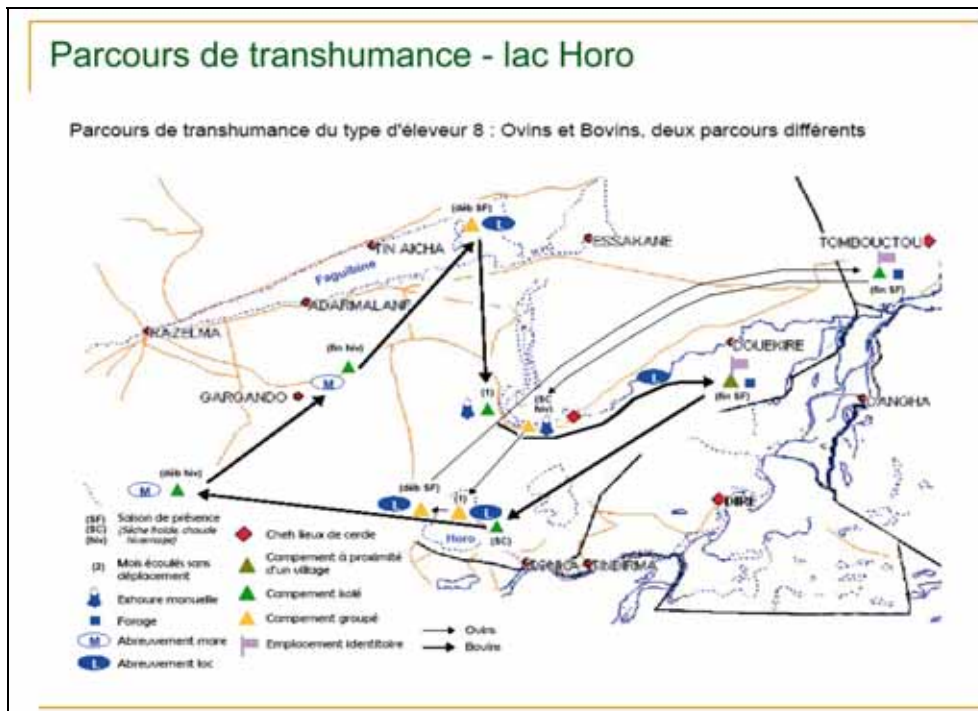


2. PROBLÈME DES USAGES MULTIPLES

Pour prendre un cas concret, nous allons nous déplacer au Mali, dans la région de Tombouctou, dans le cercle de Goundam, dans une zone proche du fleuve Niger.



Le fleuve Niger (trait bleu continu) alimente par ses crues tout un réseau de cours d'eau, de mares temporaires et de lacs (en bleu pointillé). Les mouvements de bovins sont représentés par des flèches noires épaisses, ceux de petits ruminants, par des flèches noires fines. C'est un des types de déplacements de la zone – le n°8 –, il y en a d'autres.



Intéressons-nous au lac Horo, qui est une sorte de plaque tournante pour les éleveurs, et une zone de concentration pour les agriculteurs. Les éleveurs se concentrent au niveau du lac en saison sèche pour profiter de la proximité de l'eau, de celle des pâturages de décrue, et exploiter les résidus de cultures. Dès que les pluies arrivent, les éle-

veurs peuvent quitter la proximité des points d'eau. Ils établissent alors des campements temporaires dans ces zones un peu éloignées (symbolisés par des triangles sur la carte).

Ces situations peuvent, lorsque une ressource est manquante par exemple, générer des conflits. C'est le cas de la région du lac Faguibine, plus au Nord, où on a une compétition très forte entre agriculteurs et éleveurs, sur l'accès à l'eau, au lac, aux pâturages. Ces dernières années, ces zones de lac sont de plus en plus monopolisées et colonisées par les agriculteurs et l'accès des animaux aux points d'eau et aux pâturages de décrue est de plus en plus conflictuel.

3. AGGRAVATION PAR LA SÉCHERESSE

La problématique est celle de la gestion des conflits d'usages. Autour du lac Horo, la colonisation par les cultures empêche les éleveurs d'accéder aux points d'eau et aux pâturages. La sécheresse est un facteur aggravant, car les ressources en eau et les pâturages diminuent.

**La gestion concertée des ressources pastorales
(région de Tombouctou)**

- Problématique: changement climatique et conflits d'accès
- Méthodologie: cadre de concertation multiacteurs et cartographie participative
- Outils: plan d'aménagement pastoral et formation à la gestion des conflits
- Enjeu: reconnaissance du pastoralisme et application du code pastoral



Dans un cas comme celui-ci, AVSF réunit les différents utilisateurs du monde rural, agriculteurs, éleveurs, etc., et organise une « cartographie participative » : sur une carte géoréférencée, on identifie les zones de culture, les points d'eau, les couloirs de déplacements et les pistes utilisées par les éleveurs, les zones qui font l'objet de conflits, les aménagements existants (puits, mares temporaires...). On débouche ensuite sur un plan d'aménagement pastoral : mise en place d'infrastructures permettant une meilleure gestion collective de ces ressources, formation à la gestion des conflits. Outre la gestion du conflit, l'enjeu est aussi la reconnaissance du pastoralisme et la mise en application d'un code pastoral, qui donnent une existence officielle aux nomades.

4. CONCLUSION

Les populations pastorales du Mali adaptent leurs pratiques aux aléas climatiques saisonniers.

Elles souffrent d'épisodes extrêmes pluriannuels (sécheresses) entraînant des formes d'adaptation qui peuvent les amener à la sédentarisation.

Les évolutions climatiques (et démographiques) entraînent sur le plus long terme une compétition accrue pour des ressources limitées.

Il existe donc un besoin de politiques nationales, locales et de cadres de concertation qui permettent aux éleveurs de sécuriser la mobilité des hommes et des animaux, mais également de perpétuer des pratiques et des traditions ancestrales qui ont apporté la preuve de leur efficacité économique et de leur adaptation au milieu.



Ludovic Larbodière

LES DÉBATS



Pierre Ostian, « maître » des débats



Synthèse des rencontres (interventions et débats)

*Bernard Faye (Cirad Montpellier), Olivier Turquin (FAI & Université de Géographie alpine Grenoble),
Olivier Thomé (Ciedel Lyon)*

*À la synthèse des interventions, nous avons intégré la majeure partie des thèmes
soulevés et discutés pendant les débats qui ont suivi (en orange).*



*Pierre Ostian, Olivier Thomé,
Bernard Faye, Olivier Turquin*

Il faut bien faire la différence entre aléas climatiques (variations interannuelles des paramètres climatiques autour de moyennes) et changements climatiques globaux (évolution de ces moyennes) ; ces derniers, aujourd'hui patents, se caractérisent par :

- une augmentation des températures (surtout minimales) et des écarts thermiques ;
- des sécheresses inhabituelles et plus fréquentes (1973, 2003) ;
- des pluies irrégulières et hors-saison ;
- **des phénomènes violents et imprévisibles** : pluie + vent + froid ; hivers plus rudes ; avancée de la mer...

L'enquête menée pendant ces rencontres montre que l'activité pastorale a commencé à subir des changements à partir de 1973, certainement à cause d'une conjonction entre un accident climatique (sécheresse) et une dégradation déjà en cours des ressources naturelles et notamment pastorales. Cette même enquête révèle que le changement de vie des éleveurs et des pasteurs s'est nettement accéléré dans les dix dernières années.

Le pastoralisme réagit historiquement très bien face aux aléas (« accordéon » intersaisonnier et interannuel), mais l'évolution climatique actuelle a des conséquences écologiques importantes et durables qui dépassent (**mettent à rude épreuve**) les capacités habituelles d'adaptation des systèmes pastoraux : diminution des ressources (assèchement des points d'eau, désertification, chute de la qualité et de la production des parcours), décalage de la pousse de l'herbe, (ré)apparition de maladies, nouvelles pathologies, **développement d'espèces toxiques, modifications épidémiologiques**, etc.

Cela conduit à la désorganisation des systèmes de production avec notamment une mobilité accrue des troupeaux ou une perturbation des cycles de transhumance (dates, durées), responsable entre autres de l'augmentation des conflits d'usage spatio-temporels entre agriculteurs et éleveurs.

À son tour, cette désorganisation contribue à la dégradation des liens sociaux, fortement soulignée par l'ensemble des intervenants : fragilisation de la famille et du couple ; dégradation du niveau social (scolarisation, santé) et économique ; perte de culture, de repères, des savoirs, des connaissances...

Face à ces changements, on peut observer deux types d'adaptation des systèmes de production :

Une adaptation subie, les pasteurs se considérant comme des victimes des changements observés. Les modalités de ces changements peuvent se décliner en trois possibilités :

(i) le transfert de propriété (les éleveurs propriétaires deviennent bergers pour les populations disposant de revenus réguliers comme les commerçants et les fonctionnaires) et la concentration accrue des troupeaux aux mains de quelques personnes ;

(ii) l'appropriation privative et la marchandisation des ressources (débat sur « pasteurs ou mangeurs d'herbe ») ;

(iii) la cessation d'activités pastorales et la migration vers les villes ou les pays étrangers (du Sud ou du Nord).

Une adaptation raisonnée, les pasteurs se montrant acteurs des changements. On peut résumer cette adaptation en quatre points :

(i) une semi-sédentarisation (répartition spatiale des troupeaux avec une sédentarisation de la partie productive du cheptel autour des centres urbains et un maintien de la partie non productive en zone pastorale) ;

(ii) un déstockage ou un réajustement à la capacité de charge ;

(iii) une diversification des activités (liée à l'éclatement des cellules familiales) ;

(iv) une « modernisation » technique (équipements, luttes anti-érosives, irrigation, gestion de l'eau, **recherche d'espèces pastorales et croisement d'espèces animales pour s'adapter à un nouveau contexte climatique...**).

L'ensemble des délégations a également insisté sur la prise en compte de la dimension humaine du pastoralisme, souhaitant une reconnaissance sociétale explicite du pastoralisme. Celui-ci doit alors emprunter des formes d'adaptation (celles utilisées par l'économie ?) auxquelles il n'est pas – ou peu – habitué :

- organisation, renforcement des réseaux nationaux et internationaux (regroupements, plaidoyers, internet...) ;

- communication (force de décision) en direction des médias, des politiques, du public ;

- (re)valorisation écologique (valorisation ressource/énergie diffuse, bilan carbone, frugalité, capacité de résilience...) et socioculturelle (savoirs et pratiques ancestraux, capacité d'adaptation à d'importants changements) des activités pastorales.

Les débats ont mis à jour un vrai problème d'information (décalage entre ce qu'on dit au grand public concernant le changement climatique, et la précision de l'urgence exposée ici) et un problème de désinformation (« *le pastoralisme contribue à l'effet de serre via la production de méthane et les feux pastoraux* » ; « *l'avenir est à l'intensification* »... concepts diffusés dans les plus sérieuses institutions internationales).

Les premiers mouvements vers une nécessaire organisation pastoraliste (instance internationale reconnue) existent (colloques, conférences, rassemblements festifs, organisations d'éleveurs...), favorisés et prolongés par le formidable outil de communication qu'est devenu internet : les pastoralistes commencent à se prendre en charge, à occuper une place sur les terrains politique, professionnel et médiatique.

Renforcer les réseaux conduit à se faire entendre et à devenir une force de décision.

En conclusion, il s'agit d'analyser toutefois les changements en cours dans les systèmes pastoraux non uniquement à l'aune des changements climatiques, lesquels, s'ils sont en effet responsables d'un certain nombre de modifications observables, ne le sont pas de manière unilatérale. Les systèmes pastoraux ont leur propre dynamique de changements (évolutions sociales, individuelles) et sont affectés à un niveau plus ou moins élevé par la globalisation économique (variabilité des prix mondiaux du marché). Ces trois éléments (changements climatiques, évolutions sociales, globalisation économique) interagissent pour expliquer certains paramètres des changements dans les systèmes de production comme l'émergence de nouveaux problèmes sanitaires dans les cheptels, un changement d'usage des espaces ruraux et une intégration marchande accentuée.

Pour aller plus loin : la mondialisation positive

Jean-Pierre Legeard (président de l'Association Française de Pastoralisme)



Jean-Pierre Legeard

L'association Française de Pastoralisme est partenaire du Festival du Film de Prapoutel depuis un certain nombre d'années, et le débat qu'on vient d'avoir ne fait que conforter très largement cette volonté de poursuivre ce partenariat dans l'avenir. Le débat lui-même appelle les remarques suivantes.

Des systèmes complexes proches de la rupture

Ces questions de changements climatiques sont de vraies questions pour le pastoralisme et toutes ses activités, mais elles sont en même temps un révélateur de systèmes compliqués, complexes, souvent tendus : on est dans des limites proches de la rupture, il suffit de très peu de chose sur les plans économique, technique, climatique, pour que ça lâche.

Une organisation sociale en lien avec le reste de la société

On a vu que le changement climatique déclenche en cascade des conséquences écologiques, techniques, d'organisation spatio-temporelle et sociales. Il est important de mettre en avant, d'analyser, de comprendre tous les aspects sociaux, de relations sociales, non seulement à l'intérieur du monde pastoral, mais aussi et surtout entre le monde pastoral et l'ensemble de la société, à laquelle il reste profondément lié.

S'organiser, se structurer, prendre la parole

Le pastoralisme est une des activités humaines les plus immédiatement confronté au problème de changement climatique, pour une bonne raison, c'est qu'il se déroule très concrètement au contact immédiat des conditions naturelles (climat, eau, végétation...) ; on ne peut pas y échapper, c'est la définition même du pastoralisme. À ce titre, il faut s'organiser pour ne pas laisser la parole exclusivement aux chercheurs, aux experts, aux politiques, qui s'occupent bien sûr de beaucoup de choses, rarement du pastoralisme. Je ne sais pas sous quelle forme le faire, on n'est pas nombreux, on n'a pas de gros moyens, mais arriver à travailler davantage ensemble, c'est certainement important.

Sur le même sujet, il est essentiel de « prendre » la parole, au vrai sens du terme, car cette prise de parole touche à l'identité humaine, et on ne peut laisser à personne d'autre que soi le soin de s'exprimer sur le sujet qu'on maîtrise le mieux du monde. Les acteurs eux-mêmes – et quand je dis les acteurs c'est aussi les éleveurs – doivent être présents dans ce genre de débat.

Se prendre en charge

Il me semble aussi qu'on ne peut pas se contenter de faire des constats entre nous ; on en a faits aujourd'hui, c'est important pour que chacun vérifie qu'à des degrés très divers les questions qu'on se pose sont exactement les mêmes. Mais il faut aller au-delà ; il va falloir maintenant – et je dis bien nous tous ici – peut-être pas trouver des solutions mais au moins les alimenter, les étalonner, les vérifier, les faire avancer, parce que si solutions il y a, c'est bien tous ensemble qu'on les trouvera ; personne ne les amènera toutes faites. Ces solutions, il me semble aussi qu'elles imposent une réflexion du pastoralisme sur lui-même ; tel qu'on voit un peu le paysage se dessiner, on sera obligés de bouger, d'avancer, de changer des choses. On n'est pas là en position défensive, et il faudra en plus – ça, je crois que le monde pastoral sait très bien le faire – aller vers les autres, provoquer le débat, la discussion, parce qu'on sait que c'est de ça que dépendra aussi notre survie. On est souvent les plus faibles, c'est à nous d'être les plus intelligents.

À ce titre-là, on appelle à une mondialisation du débat sur le pastoralisme ; comment ? c'est à construire, mais au moins là, la mondialisation sera utile...

Pour aller encore plus loin : éconologie et convivance

Olivier Turquin

J'ai proposé, pour aller un peu plus loin, qu'on retienne ces deux expressions « Détruire pour vivre » et « Vivre durablement de ses terres », qui sont à la fois complémentaires et antagonistes dans un monde qui est transformé en village. On peut rapprocher la première expression de l'économie (définie comme une destruction créative), et la seconde de l'écologie.

Deux problèmes liés affectent aujourd'hui dramatiquement le fonctionnement et le devenir de notre biosphère, le changement climatique et la globalisation économique. À moins d'introduire dans cette équation le terme écologie, on ne voit pas comment on va pouvoir faire dans l'avenir avec moins de ressources et plus d'hommes. Pour l'élevage, on en voit déjà les conséquences : les réfugiés climatiques autour d'Oulan-Bator, d'Oujda ou de Dakar, qui sont aussi des réfugiés économiques (s'ils sont là, c'est que la place n'existe pas pour qu'ils vivent décemment de leur activité).

« Détruire pour vivre », on sait aujourd'hui que notre économie est prédatrice de ressources naturelles, on consomme le capital, on ne vit plus seulement sur le fruit, il faut trois planètes pour vivre à notre niveau de vie actuel. On a un peu oublié notre tradition : capital, ça vient de cheptel ; quand on a un cheptel, on ne tue pas les bêtes pour prendre la laine. La plupart de temps, on épargne les femelles pour éviter que le troupeau disparaisse... Ce sont des éléments de base que l'économie semble avoir oubliés. Elle a certainement à (ré)apprendre de l'écologie, et le mouvement naturel qu'on sent poindre de rapprochement entre économie et écologie pourrait donner naissance à une nouvelle science ou manière de gérer la planète : l'éconologie...

On évoque souvent l'effet papillon ; il illustre parfaitement ce qui se passe au niveau de l'économie mondiale : nous sommes tous des petits spéculateurs quand on en a un peu les moyens. Nous l'avons vu par exemple en Algérie, au Maroc ou au Niger avec les « mangeurs d'herbe ». En matière de climat, chacun a une petite part de responsabilité dans le réchauffement global ; à l'inverse, chacun peut contribuer à faire baisser la fièvre en limitant un petit peu sa consommation d'énergie fossile. Alors qu'on devrait consommer raisonnablement moins de 2 tonnes de CO₂ par an, nous sommes (moyenne nationale) autour de 5 à 6 t/an ! Il nous faut donc réduire par trois notre consommation...

Par ailleurs, le développement durable, c'est une chose importante pour les gens les plus démunis ; alors que notre souci à nous, c'est une décroissance de nos consommations. Il faut alors inventer ce que l'Académie Française a déjà dénommé – et c'est un joli mot – la convivance. Vivre ensemble, à des rythmes localement différents, en ayant conscience de la nécessité d'adapter nos besoins et nos consommations à ce que notre planète peut réellement supporter, et cela de manière globale. Il faut pour cela choisir d'être au lieu d'avoir ; notre vrai enjeu c'est l'abondance frugale. On a beaucoup de choses à aller piocher dans des sociétés économes, et il faut qu'on soit capables de faire mieux avec moins, pour éviter de « détruire pour vivre ». Pour ça, on a la biodiversité, on en convient, mais on est dans des écosociosystèmes, c'est-à-dire que les écosystèmes sont perturbés par les activités humaines, en plus ou en moins. Aujourd'hui, on a aussi besoin de la sociodiversité, la diversité de toutes les cultures, celle de tous les savoir-faire. Car le problème pourrait bien être moins dans la sécheresse de la terre que dans la sécheresse des cœurs des humains. Je terminerai sur une phrase que Gandhi prononçait il y a une cinquantaine d'années : « Il faut que nous vivions tous simplement pour que nous puissions simplement vivre. » Je crois qu'on était ici au cœur d'enjeux qui vont bien au-delà du pastoralisme.

Contacts électroniques des participants

Cette liste, très certainement incomplète, permettra à tous de maintenir le lien et de poursuivre les échanges entre deux éditions du Festival, ce qui constitue une demande générale pendant les Rencontres...

Nom	Prénom	Institut	Pays	Mail
ag Hamama	Ahmad	Association Tassa Daoua	Mali	cesse6@yahoo.fr aghamama2005@yahoo.fr
ag Mitta	Mohamed	Association Tassa Daoua	Mali	cesse6@yahoo.fr
Aliaoui	Mounia		Algérie	lili_duber@hotmail.com
Benderdouche	Abder	Ministère de l'Élevage	Sénégal	abder.bender@orange.fr
Bocar Gueye	Thierno	Maison des Éleveurs de St Louis	Sénégal	mdesaintlouis@yahoo.fr
Bottollier	Sandrine	SEA	France	sea74@echoalp.com
Boughazi Epse Bouraieb	Malika	Canal Algérie	Algérie	malibou_1234@yahoo.fr
Brisebarre	Anne-Marie	CNRS	France	brisebar@ehess.fr
Camus	Jean-Paul	PATURA	France	info@patura.de
Caraguel	Bruno	Festival du Film	France	bc.alpages.38@orange.fr
Cardone	Véronique	Maison des Alpagnes de Besse	France	maisondesalpages38@orange.fr
Chiocca	Mireille	Directrice du Festival du Film de Montagne d'Autrans	France	communication@autrans.com
Coquillard	Hervé	CREN	France	herve.coquillard@espaces-naturels.fr
Cournil	Pierre Julien	Festival du Film	France	pcournil.fai@orange.fr
De Giovanni	Marc Antoine	Liber'ta production	France	m.calandrini@yahoo.fr
Digonnet	Luc		France	lm.digonnet@wanadoo.fr
Dimanche	Catherine	Membre Jury Film	France	cathdim@free.fr
Dimanche	Marc	SUAMME	France	marc.dimanche@suamme.fr
Dominguez	Pablo	EHESS, Université Autonome de Barcelone	Espagne	dominguezggpp@gmail.com
Doutchi	Mahamane	Pdt asso Éleveurs Ténéré	Niger	aetenere67@yahoo.fr
Erni	Barbara		Suisse	berni@worldcom.ch
Fabre	Patrick		France	mdt@transhumance.org
Faye	Bernard	Cirad	France	bernard.faye@cirad.fr
France	Sandrine	Cinéaste	France	sandrine.france.69@gmail.com
Girod	Jacques		France	jacques.girod3@orange.fr
Gleize-Bourras	Jean-Pierre	CCBB	France	jpgb.ccbb@wanadoo.fr
Hardy	Alain	Lycée Agricole de la Cazotte	France	alain.hardy5@wanadoo.fr
Ingels	Vincent		France	ingels.vincent@aliceadsl.fr
Konuspayeva	Gaukhar	Professeur à l'Université	Kazakhstan	konuspayevags@hotmail.fr

Nom	Prénom	Institut	Pays	Mail
Keck	Gérard		France	g.keck@vet-lyon.fr
Larbodiére	Ludovic	VSF-CICDA	France	l.larbodiére@avsf.org
Legeard	Jean-Pierre	CERPAM - Assoc. Française de Pastoralismes	France	cerpam.manosque@wanadoo.fr
Lepetitcolin	Elisabeth	Avem	France	elisabeth.lepetitcolin@groupe-unicor.com
Lhoste	Philippe		France	philippe.lhoste@cirad.fr
Mahamanne	Doutchi	Collectif des Assoc. des Éleveurs Nomades du Niger	Niger	aetenere67@yahoo.fr
Mainenti	Karine	VSF-CICDA	France	educ@avsf.org
Maounde	Mama	Collectif des Assoc. des Éleveurs Nomades du Niger	Niger	maounde_mama@yahoo.fr
Mejdoudi	Abderrahmane	Anoc	Maroc	rkiz@msn.com
Moneyron	Anne		France	miguasha@wanadoo.fr
Msika	Bruno	Cardère éditeur	France	bouquins@cardere.fr
Naudot	Patrick	Mazon	France	mazeronsa@yahoo.fr
Ndiaye	Cheikh		Sénégal	aca.linguere@sentoo.sn
Nedjraoui	Dalila	Université des Sciences et de la Technologie	Algérie	dnedjraoui@yahoo.fr
Neuenschwander	Sylvianne		France	info@ghornuti.ch
Ostian	Pierre	Herrison Bavard	France	pierostian@wanadoo.fr
Picchioni	Jean	Festival du Film	France	jean.picchioni@orange.fr
Precz	Gilbert		France	gilbertp@sillon38.com
Raffin	Yves	Festival du Film	France	yves.raffin@alpages38.org
Reboud	Éliane		France	eliane.reboud@orange.fr
Reghis	Badredine	BNEDER	Algérie	breghis@yahoo.fr
Regnault	François	Fédération pastorale de l'Ariège	France	federation.pastorale@cg09.fr
Rio	Gaëlle		France	gallye@free.fr
Ripoche	René	EPLEFPA de Roanne Chervé	France	rene.ripoche@educagri.fr
Rocard	Pascale		Suisse	espaceproduction@verbier.ch
Romagny	Thomas	ADEM / AFP	France	adem.tromagny@orange.fr
Salah Bey	Aboud	BNEDER	Algérie	sb_aboud@yahoo.fr
Sarr	Famara		Sénégal	gnilman@yahoo.fr
Taghi	Malika	Cabinet vétérinaire	Maroc	taghimalika@voila.fr
Thibout-Calandrini	Marianna		France	m.calandrini@yahoo.fr
Thomé	Olivier	CIEDEL	France	othome@univ-catholyon.fr
Toutain	Bernard	Cirad	France	bernard.toutain@cirad.fr
Toutain	Marion		France	mariontoutain@yahoo.fr
Turquin	Olivier		France	turquin@ujf-grenoble.fr
Xouillot	Alain		France	axobdo@club-internet.fr
Yeskariyev	Amanzhol	Oblast d'Atyrau	Kazakhstan	voir Fernand Faye
Zborowski	Isolde	CIRAD	France	zbo@cirad.fr

LE FESTIVAL DU FILM

Le jury

Le jury est présidé par :

Pascale Rocard : Comédienne - Réalisatrice / Suisse

et composé de :

Clémentine Bligny : Responsable de bureau d'études à l'ONF / France

Malika Boughazi-Bourai : Rédactrice en chef service reportage Canal Algérie / Algérie

Catherine Brette : Naturaliste, Conseillère Générale de l'Isère / France

Anne-Marie Brisebarre : Anthropologue, Directrice de recherche au CNRS / France

Mireille Chiocca : Directrice Festival du Film de Montagne d'Autrans / France

Catherine Dimanche : Animatrice de Formation ADFPA, sensibilisée au pastoralisme / France

Houleye Djiby Sow : Présidente du Directoire des Femmes en Élevage / Sénégal

Sandrine France : Réalisatrice et logisticienne de la solidarité internationale / France

Marie-Antoinette Mélières : Scientifique spécialiste du climat / France

Malika Taghi : Vétérinaire rurale praticienne et épidémiologiste / Maroc

Le palmarès

GRAND PRIX DU FESTIVAL

FAIRE MANGER UNE MONTAGNE

*Produit par Marc Jeanson DCX – Réalisé par Luc Getreau
Durée 29 mn – France – Année 2007 – Genre Documentaire
Contact : Luc Getreau – l_getreau@club-internet.fr*

Matthieu, Sarah, Alain sont bergers dans les Alpes au-dessus d'Annelles dans le Champsaur, à Réallon dans le Briançonnais et dans le Valgaudemar. Pendant quatre mois, ils gardent les troupeaux à l'estive, permettant ainsi aux éleveurs d'accomplir en bas leurs travaux d'agriculteurs de montagne. Loin des clichés sur leur profession, ces deux bergers et cette bergère pratiquent un métier de haute technicité tout en conservant une profonde communion avec les bêtes et le paysage.

Ce documentaire, destiné à la Maison du Berger de Champoléon, nous plonge dans leur quotidien et nous permet de partager, saison après saison, leurs réflexions et leur passion du métier.

PRIX DU PUBLIC & PRIX LOUIS GUIMET

LA SÉCHERESSE DU CŒUR

*Produit par DEV TV – Réalisé par Bernard Robert-Charrue
Durée 33mn – Suisse – Année 2007 – Genre Documentaire
Contact : Eva Triano – eva@dev.tv*

Au-delà de la découverte du style de vie nomade, ce film aborde la question des menaces qui pèsent sur les populations du Sahara et sur le fragile écosystème du désert. Le réchauffement climatique n'est, et de loin, pas la seule menace. Le désert-business, les rallye-raids et autres défolements motorisés, réduisent chaque jour les limites des ghettos dans lesquels les nomades et les animaux sauvages sont confinés.

Les nomades disent qu'ils ont appris à vivre avec la sécheresse de la terre, ça n'est pas leur principal problème. Ce qui les inquiète aujourd'hui, c'est la sécheresse du cœur et ceux qui envahissent et saccagent leur territoire.

PRIX SPÉCIAL DU JURY

LE TROUPEAU PERDU

*Produit par HRT – Réalisé par Branko Istvancic
Durée 26mn – Croatie – Année 2005 – Genre Documentaire
Contact : Branko Istvancic – branko.istvancic@hrt.hr*

Dara vit avec son mari tout près d'Obrovac, une région rocailleuse de la Croatie, ils en sont les plus anciens habitants. Il est tailleur, elle est bergère et tous deux travaillent dans l'art de la tradition. Dara est très douée pour emmener son troupeau paître, même lorsque pèse la menace des loups. Mais voilà, Dara a perdu un de ses moutons... Ce film nous emmène sur la piste de ce mouton en danger aux côtés de Dara et de son chien qui mettront tout en œuvre pour le retrouver.

PRIX « COUP DE CŒUR » DU JURY

DES NEZ-NOIRS BLANCS COMME NEIGE

Produit et réalisé par Sylviane Neuenschwander-Gindrat Ghornuti Production

Durée 52 mn – Suisse – Année 2008 – Genre Documentaire

Contact : Sylviane Neuenschwander-Gindrat Ghornuti Production – info@ghornuti.ch

Les moutons Nez-Noirs sont symboles de l'identité haut-valaisanne. Où les éleveurs tirent-ils la motivation pour une activité aussi astreignante durant leur temps libre ? C'est l'interrogation que pose le film au travers d'un portrait subtil et divertissant de ces hommes et de leurs familles. Malgré l'attraction qu'opèrent sur nous ces moutons de charme, il n'est pas question ici de romantisme alpin mais bien du monde actuel ; du voisinage entre industrie moderne et tradition.

Achevé de composer par Cardère éditeur
en janvier 2009
pour une diffusion sur le site internet
de la Fédération des Alppages de l'Isère

ISBN 9782952395427